

JEANNE BUCHER JAEGER

100  
ANS

PARIS | 5 rue de Saintonge, 75003

LISBONNE | Rua Victor Cordon, no 21

Santa Maria Maior, 1200-482

**ART PARIS 2026**

**STAND D9**

GUILLAUME BARTH

MICHAEL BIBERSTEIN

MIGUEL BRANCO

JEAN DUBUFFET

ANTOINE GRUMBACH

EVI KELLER

RUI MOREIRA

LOUISE NEVELSON

JEAN-PAUL PHILIPPE

SUSUMU SHINGU

MARK TOBEY

FABIENNE VERDIER

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

YANG JIECHANG

ZARINA

ANTONELLA ZAZZERA



## Art Paris 2026

du 9 au 12 avril au Grand Palais

stand D9

Artistes présentés : Guillaume Barth, Michael Biberstein, Miguel Branco, Jean Dubuffet, Antoine Grumbach, Evi Keller, Rui Moreira, Louise Nevelson, Jean-Paul Philippe, Susumu Shingu, Mark Tobey, Maria Helena Vieira da Silva, Fabienne Verdier, Yang Jiechang, Zarina, Antonella Zazzera...



Jean Dubuffet, «Algèbre de l'Hourloupe, 52 figures extrapolatoires», 1968,  
Editions Jeanne Bucher, Paris / Beyeler, Bâle, 138 x 128 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Après avoir célébré le Centenaire de la galerie en 2025 avec l'exposition *Avènement*, des Arts Premiers à nos jours, la galerie se consacre jusqu'au mois de septembre prochain à la restructuration de son fonds tout autant que de ses archives avant une prochaine exposition prévue fin septembre 2026. Alors que la réfection totale d'une maison historique dans le 6<sup>e</sup> parisien dédiée aux archives et à la bibliothèque de la galerie est toujours en cours pour quelques mois encore, la galerie poursuit son travail pour les artistes modernes et contemporains avec une actualité et des prêts d'œuvres pour les expositions suivantes : **Louise Nevelson** au Centre Pompidou Metz, **Susumu Shingu** et son projet des *Genki-nobori* en collaboration avec la Source Garouste, **Zarina** à l'Ishara Art Foundation, Dubaï et au STPI Singapour, **Evi Keller** au Domaine de Chaumont sur Loire, à la Maison Caillebotte et au 69 Art Campus de Pékin, **Guillaume Barth** au FRAC Alsace, **Miguel Branco** au MACAM Lisbonne, **Maria Helena Vieira da Silva** au Macao Museum of Art, **Max Ernst** au Domaine de Chaumont sur Loire...

A l'occasion de cette nouvelle édition ART PARIS, les œuvres présentées s'inscrivent, pour la plupart, dans le cadre des thématiques définies par les commissaires invités : *Babel - Art et langage en France* par Loïc Le Gall et *La réparation* par Alexia Fabre.

Pour la thématique *Babel - Art et langage en France*, Loïc Le Gall a sélectionné JEAN DUBUFFET, artiste virtuose du détournement de lettres et de mots familiers de leur fonction première, à travers la présentation d'œuvres symboliques de son plus long cycle de *l'Hourloupe*. Jean Dubuffet compose ou «extrapole» comme il l'écrit 52 figures curieuses, inventées spontanément, directement à la main qui se traduisent en lignes, en formes et en figures, tour à tour, chien, clown, fusée, arbre, soulier...d'une manière ludique pour mieux les dissimuler ou les entraîner dans une autre direction où la réalité est déchiffrée d'une manière nouvelle et anti-conventionnelle. La galerie présente une sélection d'œuvres évoquant l'énigme des systèmes de signes, entre figuration et abstraction, comme *l'Algèbre de l'Hourloupe* (1968), *Logologie II* (1966), *L'arbre* (1966), *Ciseaux* (1967), *Le Verre d'eau* (1967), *Monument à l'homme portant un lionceau* (1970), *Argument I* (1983), *Argument XXVII* (1983)...



Dans le cadre de cette thématique s'inscrivent aussi naturellement les oeuvres de **Fabienne Verdier, Zarina et Antoine Grumbach**.

**FABIENNE VERDIER et le Saint Christophe traversant les eaux I. Hommage à Hans Memling (2011)**, l'une des œuvres exceptionnelles de son dialogue avec les **Maîtres Flamands** au sein des collections du **Groeninge museum à Bruges** et à la **Maison d'Érasme à Bruxelles** en 2013, oeuvre présentée également dans l'exposition *Fabienne Verdier, La Traversée des signes* en 2014 au **Hong Kong City Hall** dans le cadre du **French May**.

*Fabienne Verdier devant les Maîtres flamands devenait, par les seuls moyens de la peinture, le transcripteur d'un monde, d'une pensée philosophique et, pour certains tableaux, d'un élan mystique longuement étudiés par elle non seulement dans les tableaux mais dans les écrits du temps et dans ceux des historiens de la période. Dans ce langage originel retrouvé, après la longue césure de la calligraphie et de ses suites, le souci de transcrire et de ne pas reproduire donnait au peintre une liberté différente et l'amenait à percevoir que, désormais, c'est de l'enseignement de sa peinture seule qu'elle pourrait tirer ses raisons de peindre* (Daniel Abadie, catalogue *La Traversée des signes*, 2014, exposition : *Fabienne Verdier, Crossing Signs* au Hong Kong City Hall).

Fabienne Verdier, *Saint Christophe traversant les eaux I. Hommage à Hans Memling*, 2011  
Pigments et encre sur toile, 244 x 135 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'attachement de **ZARINA** au livre, au mot, à l'Urdu, sa langue maternelle, à la poésie ourdou, essence du soufisme est au cœur de son processus de création. Considérant le papier comme une seconde peau, l'artiste, travaillant principalement en taille-douce, en gravure sur bois, en lithographie et en sérigraphie, a toujours fait de sa vie le sujet de son art. Parchemin mémoriel, l'œuvre de Zarina est l'expression d'un atlas personnel, de voies multiples et vastes à travers continents et civilisations. La maison est un sujet récurrent dans l'œuvre de Zarina, elle y exprime dans ce langage minimaliste si caractéristique de son art, le sentiment de déracinement : « *L'idée de la maison me suit partout où je vais* ». L'artiste revient sur le thème dans la série ***Folded House*** (2016), miniatures de maisons, composées de collages de papiers noirs recouverts de feuilles d'or reliés par des fils dorés.



Zarina, *Folded House*, 2016, collage de feuille d'or 22-carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Arches, 22,8 x 22,8 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'œuvre d'**ANTOINE GRUMBACH** et son dessin sur la surface terrestre des yeux relève du même processus de création que celle du dessin sur la feuille de papier, *Tracer, Dessiner, Ecrire*. L'artiste a toujours eu une fascination pour l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Les innombrables planches et les dessins techniques accompagnés par des textes érudits constituent une sorte de mémoire collective qui le fascine. Face à l'avalanche des images soulevées par ces réflexions, l'artiste a réalisé son *Encyclopédie Vagabonde*, composée de 105 dessins. Le processus de création, qu'il soit dans une ville, au sein d'un paysage ou dans l'espace intime de la feuille de papier, consiste en l'élaboration, la composition, l'évocation et l'invention d'une œuvre originale, fruit à la fois de connaissances acquises dans différents domaines et d'imaginations vagabondes à l'écriture automatique ouvertes aux multiples possibles.



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-25-1003, 2025, technique mixte, 190 x 613 cm © Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Dans le cadre de la thématique de la réparation, la galerie expose également des œuvres *Matière-Lumière*, dont une monumentale, de l'artiste **EVI KELLER**, nommée pour le prix *Her Art* d'Art Paris en 2025 et lauréate du *Prix Carta Bianca* 2023. Dans l'ensemble de son œuvre sculpturale, picturale, photographique, sonore et performative, l'artiste interroge le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. Matérialiser la lumière, la préserver, l'amplifier et transmettre cette force cosmique de guérison.

Des déserts de sel de Bolivie aux peuples des rennes de Mongolie, du Québec au Sénégal en passant par l'Iran, l'œuvre de **GUILLAUME BARTH**, fondamentalement «réparatrice», est caractérisée par une capacité attentionnelle aux éléments du monde vivant, dialoguant avec les civilisations et rites ancestraux. Après une première exposition célébrant les 10 ans de la sculpture éphémère *Elina* sur le le Salar d'Uyuni en Bolivie, puis la présentation de son installation *Cercle de Crocus Sativus pour Avènement, 1000 fleurs de safran* dans l'exposition du centenaire de la galerie en 2025, l'artiste dévoile cette œuvre offrande, et ode à la paix *Merci Soleil*. Le rite, l'incantation sont au cœur des œuvres de **RUI MOREIRA**, paysages organiques, divinités surgissant de paysages mythologiques, cosmographies rappelant les structures du vivant. *Father-crossroads* convoque la symbolique universelle de la croix, entre verticalité et horizontalité, force et vulnérabilité, grâce et pesanteur. La croix est aussi ce point de rencontre entre le sacré et la nature, intrinsèquement liés dans le travail de l'artiste.



1. Rui Moreira, *Father - crossroad* (*Pai - encruzilhada*), 2025  
gouache, aquarelle, crayon et stylo gel sur papier, 153 x 102  
© droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne
2. Guillaume Barth, *Merci soleil*, 2025, tirage argentique négatif sur papier baryté, 120 x 120 cm  
Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

## **GUILLAUME BARTH**

Du 23 janvier au 10 mai 2025, Guillaume Barth est présenté au FRAC Champagne-Ardenne, à Reims, dans l'exposition *Il y a un trou dans le réel*. Guillaume Barth intervient dans le cadre d'une présentation conférence «*Message pour le Soleil*» à l'observatoire de Meudon Jeudi 23 avril à 12 h. Du 30 mai au 03 octobre 2026, L'artiste participe à la 16ème édition de la triennale d'art contemporain Bex Arts autour du thème «*Génies du lieu*». L'artiste est invité à participé à l'exposition collective *Is That All There Is?* (Commissaires: Frédéric de Goldschmidt et Grégory Lang) du 21 avril au 11 juillet 2026, au Cloud Seven, Bruxelles.

## **MIGUEL BRANCO**

De novembre 2025 à mai 2026, Miguel Branco est présenté dans l'exposition *The self as multiple* (Commissaire : Carolina Quintela) au MACAM, à Lisbonne.

## **EVI KELLER**

De mars à juin 2026, Evi Keller participe à l'exposition *Pharmakon* à Pékin (Commissaire Paul Frèches, 69Art Campus), et de mai à septembre 2026, à l'exposition *La nature n'est pas un décor – Paysages, de Monet aux artistes contemporains*, à la Maison Caillebotte. Dans le cadre de la Saison d'Art 2026 (Mars-Nov 2026) au Domaine de Chaumont-sur-Loire, Centre d'Arts et de Nature, Evi Keller présente des œuvres récentes d'un bleu incandescent *MATIÈRE-LUMIÈRE [Or bleu, Soleils ensevelis]*.

## **LOUISE NEVELSON**

Du 24 janvier au 31 août 2026, la galerie collabore, par le prêt d'œuvres de l'artiste à l'exposition Louise Nevelson *Mrs. N's Palace* au Centre Pompidou-Metz.

## **JEAN-PAUL PHILIPPE**

Jean-Paul Philippe vient d'achever la première phase d'installation de sa sculpture *Colonna dello Sguardo*, dans les paysages des Crete Senesi, à Rapolano (province de Sienne, Italie). L'œuvre sera finalisée et inaugurée au printemps 2026.

## **SUSUMU SHINGU**

Susumu Shingu a créé le projet artistique des *Genki-nobori* après le tremblement de terre et le tsunami dévastateurs de Tōhoku en 2011. Ces *Genki-nobori* revisitent les traditionnels manches à air en forme de carpes japonaises, sur lesquels mots et dessins d'enfants portent au vent vœux et prières à la mémoire des victimes. Répondant à l'appel de Shingu, dont l'urgence est à présent d'œuvrer avec les enfants de la planète, plus de 500 personnes – venues du Japon mais aussi de l'étranger – ont pris part à cette œuvre collective. L'artiste continue de déployer ces ateliers au Japon et à l'étranger. En collaboration avec l'artiste et la galerie, La Source Garouste développe ce projet dans le cadre de son programme intersites 2025-2026, à l'échelle de son réseau national d'associations. Entre février et mai 2026, dans les 10 antennes locales du réseau, une centaine d'enfants vont concevoir 100 *Genki-nobori*.

## **MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA**

En 2025-2026, la Collection Peggy Guggenheim de Venise, et le Musée Guggenheim Bilbao ont consacré à l'artiste l'exposition *Maria Helena Vieira da Silva, Anatomie de l'Espace*, sous le commissariat de Flavia Frigeri, Conservatrice en chef et Directrice des Collections de la National Portrait Gallery. Cette exposition fut organisée en étroite collaboration avec la galerie qui soutient l'artiste depuis les années 30. A partir du 27 novembre 2026, le Macau Museum of Art lui consacrera une exposition personnelle dans laquelle la galerie est également très engagée.

## **ZARINA**

Du 16 janvier au 31 mai, Zarina est présentée à l'Ishara Art Foundation, Dubaï dans le cadre de l'exposition *Urdu Worlds*. Organisée par Hammad Nasar, l'exposition est une conversation visuelle autour du langage entre Ali Kazim et Zarina. Elle explore la manière dont le langage nous fournit les outils qui nous permettent de créer et de façonner nos « mondes » intérieurs. Les mots, plutôt que de simplement décrire notre environnement, donnent naissance à nos expériences personnelles et à nos compréhensions culturelles communes. À cette occasion est paru l'essai « Zarina's Urdu World » de Sarah Burney, sur l'utilisation de la langue ourdou par l'artiste dans sa pratique comme affirmation de son identité. Du 6 juin au 8 août 2026, l'artiste sera exposée à STPI Singapour, en collaboration avec la galerie.

# GUILLAUME BARTH

1985



*Elina*, 2015, photographie de la sculpture en sel et eau, 300 cm de diamètre, Bolivie  
© Guillaume Barth - *Elina* est une planète imaginaire conçue à partir de briques de sel selon des techniques artisanales des indiens Aymaras, peuple de Bolivie, au nord du grand désert de sel. Guillaume Barth y a passé 3 mois pour réaliser son projet, se déployant en une sculpture éphémère (*Elina*).



*Elina*, exposition de Guillaume Barth au Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2025  
© E. Sander

*Il y a plus de 10 ans, la communauté Aymaras du village de Tahua attenante au désert de salar de Uyuni en Bolivie a prêté à l'artiste Guillaume Barth un morceau de son territoire pour qu'il puisse y réaliser un rêve. La sculpture Elina a été imaginée comme un soin, ou l'invisible devient visible et permet de rétablir un équilibre entre des polarités contraires.*

*Elle raconte l'histoire des cycles de la vie, évoque les mythes de la création mais surtout elle a été conçue comme une attention, «planète sur la planète pour la planète» et les êtres qui l'habitent.*

*Pour honorer la promesse faite à la communauté de Tahua, un voyage est organisé en mars 2025, soit dix ans après l'apparition d'Elina pour lui offrir la publication traduite dans la langue native Aymara et partager le secret de la sculpture.*

*«La réactivation du projet en 2025 est portée et soutenue grâce à la galerie Jeanne Bucher Jaeger de Paris afin de transmettre son message universel. Aujourd'hui et plus que jamais, le grand désert de sel bolivien est pris dans des enjeux paradoxaux : lieu de biodiversité et d'écosystèmes remarquables et lieu d'extraction et d'exploitation à des fins économiques du*

*lithium, le salar étant la première réserve mondiale. L'extraction du lithium a pour effet de détériorer le paysage et de réduire considérablement les réserves d'eau vitales des populations qui y vivent avec la culture locale de quinoa, de chia et d'amarante qui sont des graines d'avenir avec un modèle agricole durable. Puisse la notion de soin et de guérison initialement invoquée dans la sculpture, participer à l'éveil des consciences et à la protection des territoires sacrés de notre planète Terre.*

Véronique Jaeger



Des déserts de sel de Bolivie aux peuples des rennes de Mongolie, du Québec au Sénégal en passant par l'Iran, l'œuvre de Guillaume Barth, caractérisée par «une capacité attentionnelle aux éléments du monde vivant» dialogue avec les civilisations et rites ancestraux. «Tentative de réharmonisation, geste de reliance entre les humains, le cosmos et le vivant», **elle s'inscrit naturellement dans la thématique de la réparation mise en valeur par ART Paris 2026, sous l'impulsion d'Alexia Fabre.**

Vue de l'exposition collective, *Avènement*, centenaire de la galerie, 2025, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Guillaume Barth est né en 1985 à Colmar, il vit et travaille entre Sélestat en Alsace et Amatlán de Quetzalcoatl au Mexique. Il est diplômé du Studio National des Arts contemporains du Fresnoy en 2021, diplômé de l'option Art de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2012. Il est lauréat du prix de la fondation Martel Catala pour le projet de livre de *la Nouvelle forêt* en 2023, lauréat du prix Talents Contemporains de la Fondation François Schneider à Wattwiller (FR) en 2019, lauréat du prix de la Fondation Bullukian à Lyon (FR) en 2017, ainsi que du prix Théophile Schuler (FR) en 2015. Il a participé au 61ème Salon de Montrouge à Paris (FR) en 2016. Ses œuvres ont été présentées dans différents pays, en Europe, mais aussi en Iran, au Canada, en Chine et récemment au Mexique.



Portrait de Guillaume Barth devant son oeuvre *Cercle de Crocus Sativus pour Avènement, 1000 fleurs de safran* © Vincent Rola, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

**Du 26 avril au 28 juin 2025, La galerie lui consacre une première exposition intitulée *Elina 2015-2025, la promesse aux Aymaras*, célébrant les 10 ans de sa sculpture éphémère *Elina* sur le grand désert de sel de Bolivie, le *Salar de Uyuni*. Suite à cette exposition, Guillaume Barth est invité à la *Biennale d'Issy*, du 17 septembre au 9 novembre 2025 à Issy-les-Moulineaux, et à *Chaumont-photo-sur-Loire*, du 23 novembre 2025 au 22 février 2026. Du 23 janvier au 10 mai 2025, Guillaume Barth est présenté au **FRAC Champagne-Ardenne**, à Reims, dans l'exposition *Il y a un trou dans le réel*.**

*Mes idées se construisent depuis des lieux différents, ont des formes originales qui semblent s'éloigner les unes des autres, mais à y regarder de plus près, leur part d'invisibilité se recouvre dans un même ensemble. Depuis une petite décennie, les lignes de forces formelles et sémantiques qui émergent de mes sculptures, formes simples et formes de la nature, motifs de la sphère, du cycle et de l'ouverture, phénomène d'absorption et de réflexion visuelle, exploration géographique, fictions réalisées, récits transculturels, inscription dans les paysages, apparition et disparition, floraison et enracinement tentent de faire sens à travers une approche aussi sensible, réflexive qu'artefactuelle. Elle se caractérise, avant tout geste, par une capacité attentionnelle aux éléments du monde Vivant.*

Guillaume Barth, 2023

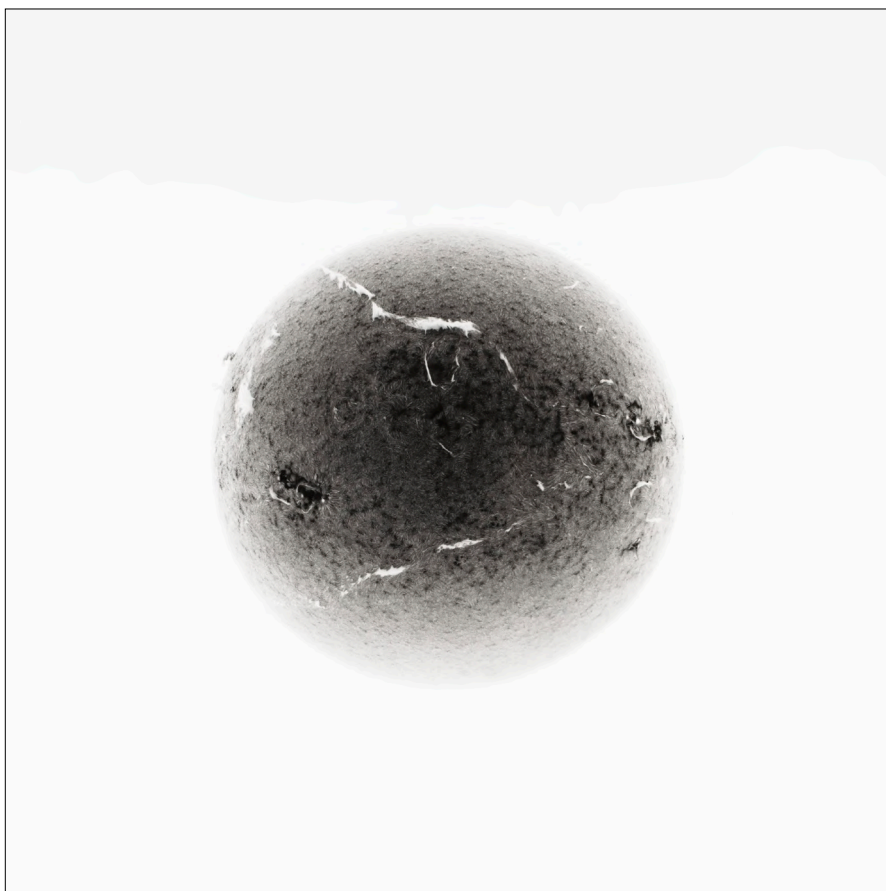


Guillaume Barth, *Elina 2015-2025, la promesse aux Aymaras*, 2025, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# GUILLAUME BARTH

*Merci soleil, 2025*

ART PARIS 2026



Guillaume Barth  
*Merci soleil, 2025*  
Tirage argentique négatif sur papier baryté  
120 x 120 cm  
Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

*Ce texte s'inscrit dans cette interrogation fondamentale, en déplaçant la question de la paix vers des territoires rarement convoqués : ceux du rituel, du cosmos, de l'invisible et de la relation entre les humains et les forces primordiales. Artiste de l'écoute et de l'impermanence, Guillaume Barth développe depuis plus d'une décennie une oeuvre-processus, nourrie par les cultures premières et les savoirs vernaculaires. Ses projets prennent forme dans la rencontre avec des communautés, des paysages et des cycles naturels, au point que l'oeuvre, chez lui, n'est jamais un objet clos, mais un acte partagé, inscrit dans la durée et la mémoire collective. Cette démarche trouve une expression particulièrement forte dans le projet Elina, initié en 2013 avec les Aymaras de Bolivie, au coeur du salar d'Uyuni. Pensée comme une offrande fragile au territoire, Elina fut une sculpture de sel promise à la disparition, sublimée un instant par l'eau avant de se dissoudre. De cette apparition éphémère est née une poésie de la perte et de la persistance : l'oeuvre subsiste non dans sa matérialité, mais dans l'image, le récit, le lien. Présentées actuellement au Domaine de Chaumont-sur-Loire, les photographies d'Elina témoignent de cette vision suspendue, entre Terre et Ciel, entre geste humain et forces naturelles. C'est dans le prolongement de cette expérience fondatrice que s'inscrit le texte proposé ici. En relatant un projet récent associant rituel aymara, transmission radio et observation scientifique du Soleil, Guillaume Barth ouvre un espace de pensée où la paix s'adresse, se transmet, se confie. Un message lancé vers l'astre du jour, porteur d'amour et d'attention, devient alors un acte symbolique : une tentative de réharmonisation, un geste de reliance entre les humains, le cosmos et le vivant.*

Marie-Laure Desjardins, extrait du texte *Faire du Soleil un émissaire de paix, Représenter et penser la paix*, ArtsHebdoMedias, février 2025



Une visite impromptue, 2014, projet Elina © François Klein

Plus je m'imprègne des projets de ces artistes, de leurs travaux, plus j'ai le sentiment qu'ils ont affaire avec l'activité de l'esprit et du corps qui est le rêve.

Ne sommes-nous pas fait de son étoffe ? Non pas celle de rêves-échappatoires, complaisants à la quincaillerie du merveilleux mais d'imaginaires actifs répondant à une réalité, aujourd'hui inquiétante, dangereuse peut-être... Le rêve est une pensée concrète qui répond à état de la matière, à la menace de la gravité, du poids des êtres et des choses...

Un rêve, des rêves contre les tropismes de l'époque... Avec eux, comme pour l'écrivain autrichien Georg Trakl ou le poète américain Jack Spicer, il faut concevoir une autre topique et aller « s'établir ailleurs ». Jean- Claude Carrière et Luis Buñuel convenaient que le rêve est essentiel car il est la seule vraie victoire contre le temps... Le temps comme calendrier, comme inertie. Ce « temps » là, les rêves le désarment. » (...)

Les aventures de Guillaume Barth sont celles des flux qui le portent à la recherche d'un secret, le sien comme celui d'éléments qui l'emmènent d'une personne à « l'autre » comme cet amérindien qu'il vit en rêve avant de le reconnaître dans ses pérégrinations au Canada... Des éléments qui l'emmènent des êtres humains à ces arbres du bois Baumschule à Sélestat avec lesquels il parle ou encore d'un site à l'autre comme en ce lac du Salar où naît Elina dont il a pressenti la venue. Guillaume Barth est un artiste visionnaire. Comme Bruce Chatwin, il est sur le chant des pistes. J'ai évoqué le rêve qui est un de nos processus quotidiens de pensée mais parlons aussi de la prémonition, de l'hallucination ou de la révélation, auxquelles Guillaume Barth, très concrètement, fait « confiance ». Elles lui permettent de s'extraire des usages aliénants du monde. Albert Ayler est un compositeur, un musicien de jazz, auteur avec Mary Maria, d'un morceau inoubliable Music is the healing force of the universe, que j'entends, aujourd'hui, en contemplant Elina, source lyrique d'équilibre et de guérison. Par sa posture dans le monde, sa force de concentration, son impermanence, le rythme de son « apparition-disparition », elle s'inscrit dans notre imaginaire et dans l'insaisissable présent de notre mémoire. (...) Chaque chose est neuve et neuve à nouveau. Guillaume Barth partage la réalité de cet état. Il le vit et c'est pour cela que plutôt qu'une esthétique livresque, il nous faut suivre les aventures de cet artiste. (...)

Extraits choisis du texte *LE TEMPS D'UN SOUFFLE* d'Olivier Kaepelin, pour l'exposition *Elina, la promesse aux Aymaras* à la galerie Jeanne Bucher Jaeger Avril-juin 2025.



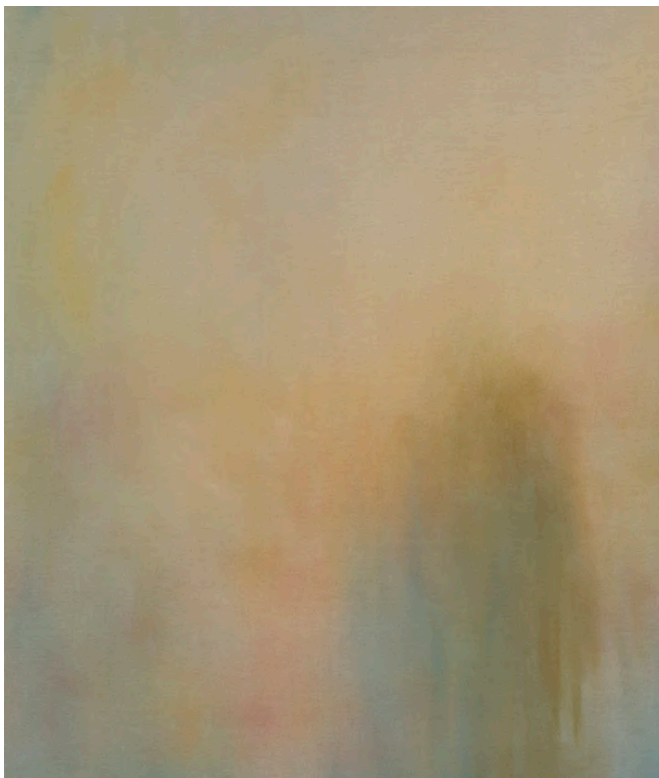
Un atelier de rêve, 2014, projet Elina © François Klein



*Elina nuit*, 2015, photographie de la sculpture en sel et eau 300 cm de diamètre, Bolivie, projet Elina, 2013-2015 © Guillaume Barth, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# MICHAEL BIBERSTEIN

1948 - 2013



Michael Biberstein  
*Poly-Glider*, 1996  
Acrylique sur toile  
190 x 160 cm

© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'œuvre de Michael Biberstein, suisse-américain, portugais d'adoption, établit un pont rare entre le travail conceptuel du début, hérité de la philosophie analytique des années 70 et, à partir des années 80, d'une réflexion profonde sur le Paysage. Etudiant en Histoire de l'Art à Philadelphie, où il suit les cours de David Sylvester au milieu des années 60, Michael Biberstein débute son œuvre en autodidacte par un processus de déconstruction de la peinture, puis, à partir des années 80, alors qu'il vit au Portugal, à Sintra puis en Alentejo, il trouve l'atmosphère propice à sa pratique de la peinture, se référant à la grande tradition picturale chinoise : « *leurs paysages sont les plus avancés pour atteindre la grande quiétude et le calme intérieur alors que l'art occidental excelle plutôt dans le dynamisme. Cela m'intéresse d'explorer toutes ces possibilités* » disait l'artiste. Ses paysages, véritables vibrations d'espace, respirations chromatiques et résonances du silence, évoquent tout autant les paysages de Vernet, Friedrich, Turner, Monet, Cézanne et Rothko que les paysages chinois de la dynastie Song. **Ses innombrables ciels et paysages méditatifs conduisent l'artiste vers la conception du plafond de l'Eglise Santa Isabel (1742), à Lisbonne, auquel il dédie près de quatre années de sa vie. Inachevée lors du décès soudain de l'artiste en 2013, la décision de donner vie à cette œuvre majeure se fait avec le concours appuyé de la galerie. *Le Ciel de Michael* est ainsi inauguré en 2016 par le Cardinal de Lisbonne. En 2020, la restauration de l'église Santa Isabel remporte le prix Maria Tereza et Vasco Vilalva. Le Palais Royal de Caserte (Campanie, Italie) consacre une exposition personnelle importante à Michael Biberstein, *Beyond*, en 2023. Comme le souligne la commissaire Marina Guida dans le texte critique accompagnant l'exposition : « le processus créatif de Michael Biberstein est fondé sur la soustraction d'ornements visuels, par un travail minutieux de réduction à l'essentiel, qu'il soit iconique ou mental. L'artiste choisit de soustraire plutôt que d'ajouter.**



*Un Ciel pour Michael Biberstein*, Église Santa Isabel, Lisbonne, Portugal, vue du plafond de l'Eglise lors de l'inauguration, 2016 © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Lisbonne

Il soustrait, dans ses œuvres, la recherche de la forme, la hachure, le contour, il soustrait la figure, la narration. Nous sommes face à une peinture radicale à la matrice analytique, qui se révèle lentement, en se voilant, rappelant le caractère mystique et méditatif de la peinture Sumi ».

**Beyond** est une invitation à franchir un seuil pour imaginer ce qui pourrait être là un instant après l'éclaircissement progressif des couleurs jusqu'à la dimension de l'invisible. Les clés de lecture sont nombreuses, autant que les couches picturales qui se superposent et s'étendent sur les toiles, pour créer des scénarios à mi-chemin entre un sentiment méditatif et un effort d'imagination qui prend forme dans l'œil, pour se frayer un chemin dans l'esprit et le dépasser. La majesté et l'éclectisme du lieu d'exposition, où convergent les références aux disciplines sapientielles de tous les temps (alchimie, théosophie, astronomie, botanique...), est au cœur du projet d'exposition, invitant le visiteur à un cheminement initiatique. *Beyond* est un hommage à l'âme la plus secrète du Palais Royal de Caserte, un extraordinaire symbole de beauté et de sagesse, une exhortation à un voyage dans les paysages de l'esprit, pour être capable de voir au-delà du visible.

L'artiste est présenté au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *III III IV V – five decades of ar.co* en 2023. En 2005, Michael Biberstein rejoint la galerie qui lui consacre plusieurs expositions monographiques dont la dernière, *SEEING*, en 2020, après l'importante rétrospective dédiée à Michael Biberstein par *Culturgest* Lisbonne en 2018.



Portrait de Michael Biberstein dans son atelier © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Exposition *SEEING*, Michael Biberstein, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



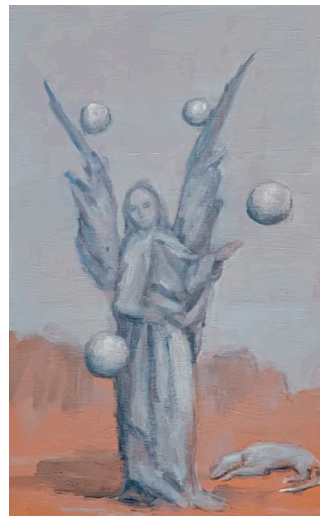
Exposition *Michael Biberstein*, 2018, *Culturgest*, Lisbonne, Portugal © *Culturgest*

La même année, la galerie présente l'exposition **TOBEY BIBERSTEIN Ecritures contemplatives**, faisant dialoguer les œuvres sur papier de Mark Tobey et Michael Biberstein, tous deux profondément empreints de méditation, grands mélomanes, puisant initialement la source de leur art dans la tradition culturelle de l'occident, mais portés par la mystique orientale et habités par l'écriture d'une réalité spirituelle. Michael Biberstein, passionné d'astrophysique, nommait ses peintures des « machines à voir ». Il avait une grande connaissance de l'art paléochrétien et de la peinture baroque, spécialement de Giovanni Battista Tiepolo, fasciné par les architectures sacrées « dépassant le langage et se retrouvant à travers les cultures et les millénaires », suscitant par nature un certain effet physiologique et plongeant l'être au cœur de la métaphysique. *La contemplation d'une œuvre d'art peut conduire à l'apothéose de l'esprit* disait Michael Biberstein. L'exposition *Paysage en apothéose*, en 2016 à la galerie, présente des œuvres sur papier très peu ou jamais montrées, et est l'occasion de la parution d'un catalogue consacré à son œuvre dessinée en collaboration avec Nicholas Turner, curator au J. Paul Getty Museum.

Depuis les années 1970, ses œuvres ont été exposées dans le monde entier et font partie des collections de musées prestigieux, notamment : Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía - Madrid, Whitney Museum of American Art - New York, Calouste Gulbenkian Foundation - Lisbonne, Serralves Foundation - Porto, Museu Coleção Berardo - Lisbonne.

# MIGUEL BRANCO

1963



- 1) Miguel Branco, *Untitled (Monk)*, 2014, bois de cèdre 92,5 x 34,5 x 28 cm
- 2) *Untitled*, 2024, huile sur toile, 19,2 x 12 cm
- 3) *Landscape with submarine (After Joachim Patinir)*, 2024, huile sur bois, 14,5 x 31 cm

© D.R, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Comme s'il utilisait un scalpel, Branco dissèque et découpe différentes représentations de l'histoire de l'art qu'il déconstruit et réassemble en de nouvelles images hybrides et énigmatiques. Ces images sont méticuleusement (re)construites et (re)créées à travers des reconfigurations successives d'éléments provenant de différentes sources, souvent virtuelles. L'artiste exploite amplement et librement les innombrables outils de création offerts par les nouvelles technologies – collages, agrandissements, réductions, découpes, gommages, ajouts... Ces formes qu'il remanie, réécrit, réinvente manuellement à l'infini donnent naissance à de nouvelles images obtenues grâce à de multiples transformations virtuelles leur ôtant toute notion d'origine et toute trace de l'existence d'une première image (...)

Bernardo Pinto de Almeida

Qu'elle soit animale, humanoïde, objet, lieu, crâne, scribe, papillon, ou paysage, son œuvre se caractérise par la présence constante d'un dispositif scénique : quelqu'un ou quelque chose d'impalpable en est le protagoniste. Cette utilisation de différentes sources et strates historiques est au cœur du processus de création de l'artiste. En empruntant la plupart de ses modèles à l'histoire de l'art, à Georges Stubbs notamment, ou en puisant parmi les illustrations des anciens ouvrages scientifiques telle *l'Histoire naturelle du comte de Buffon*, ses œuvres, peintures, dessins ou sculptures, se prêtent à un nouveau travail d'ordre pictural et plastique. Revendiquant ces emprunts, l'artiste s'en sert d'une manière toute personnelle : il crée ses propres images, ses «hybrides», place ses figures dans un contexte ou sous un éclairage nouveaux, avec une connaissance et une distance infinies, hypertrophie sa peinture afin de nous faire revoir la grandeur de ses maîtres (Watteau, Chardin, Fragonard, Goya, Velázquez, Bellini, Stubbs, Hogarth, Teniers...). Ses sculptures traversent civilisations et pays tels que l'Égypte ou l'Inde, créant ainsi une dramaturgie où la sensation de l'œuvre consiste à réincarner une essence à la fois présente et absente, un invisible qui nous dépasse.

La métamorphose et la mélancolie sont consubstantielles au travail de Miguel Branco. Le cinéma, et particulièrement celui de David Cronenberg, est une véritable source d'inspiration pour l'artiste : la relation avec le corps, avec les prothèses, avec le numérique,



avec la mutation, avec la contamination. La mélancolie est historiquement l'une des caractéristiques associées à l'art occidental, à travers la réflexion qu'elle implique sur une dimension existentielle, « intérieure ». L'ironie en est l'antidote.

Aujourd'hui l'un des artistes majeurs de la scène artistique portugaise contemporaine. Miguel Branco étudie la peinture à l'Académie des beaux-arts de Lisbonne. De 1994 à 2018, il dirige le Département de dessin et peinture du Centre d'Art et de Communication Visuelle de Lisbonne, Ar.Co. Il est représenté dans plusieurs collections publiques et privées en Europe et aux États-Unis. Son travail est exposé dans des galeries et des institutions publiques telles que la Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne ; le Museu de Serralves, Porto ; le Watari Museum of Contemporary Art, Tokyo ; le MUDAM, Luxembourg ; la Fundação Carmona e Costa, Lisbonne ; le Museu da Cidade, Lisbonne ; le Schloss Ambras, Innsbruck ; la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne ; Culturgest, Lisbonne ; la Galerie Paule Anglim, San Francisco ; la Galerie P.P.O.W, New York ; Gallery Pedro Cera, Lisbonne ; Museum Van Hedendaagse Kunst, Gand ; Museu Nacional de Arte Contemporânea, Lisbonne. **En 2016-2017, le Musée de la Chasse et de la Nature à Paris, lui consacre une importante exposition : *Black Deer*, Miguel Branco, présentant 70 œuvres dialoguant avec les œuvres du Musée. L'artiste est également mis à l'honneur par le Festival de l'Histoire de l'Art et le Château de Fontainebleau, dans le cadre de la Saison France-Portugal 2022.**



Exposition *Black Deer*, Miguel Branco, 2016-17, Musée de la Chasse et de la Nature, Paris, France © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

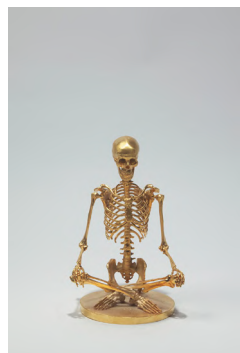
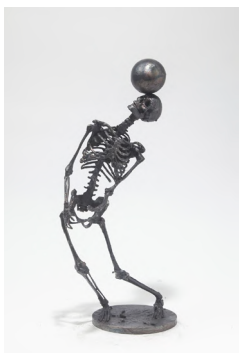
L'artiste est présenté en 2022 au Mudam Luxembourg – Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean, au sein de l'exposition *Face-à-Face*. Il est également montré en 2023 à la SNBA Lisbonne dans l'exposition *Uma Terna (e Política) Contemplanção do que vive (Coleção Norlinda e José Lima)* ; l'exposition intitulée *Terra – ou os quarenta nove degraus* lui est dédiée à la Fondation Carmona e Costa, et il est présenté au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *II III IV V – five decades of ar.co*. En 2024, dans le cadre de l'inauguration du nouveau musée consacré à l'œuvre du peintre António Carneiro à Porto, Miguel Branco est invité à y présenter une quinzaine d'œuvres. Parmi ces œuvres, la sculpture « *Untitled (Black Horse)* » est exposée dans le jardin et y demeure. **De novembre 2025 à mai 2026, Miguel Branco est présenté dans l'exposition *The self as multiple* (Commissaire : Carolina Quintela) au MACAM, à Lisbonne.**

*C'est ainsi que, dans cette nouvelle série peuplée de personnages évoquant les représentations de la mort telles qu'elles figuraient autrefois dans les peintures et sculptures gothiques, dans un esprit de la Renaissance nordique tardive qui s'est prolongée aux XVIe et XVIIe siècles – tout comme, d'une autre manière, elles ont refait surface dans l'étrangeté des œuvres de Borremans et les installations fantasmagoriques de Jan Fabre – l'artiste nous confronte avec ironie aux limites de notre situation actuelle.*

*(...) Toutes ces figures semblent désormais lui servir de matière première pour une réinvention dans des scénarios inattendus, plongeant dans les ténèbres et les faiblesses humaines qui, en réalité, nous menacent aujourd'hui. Elles reprennent ainsi la capacité de réfléchir, au niveau de la (re)création, à ce qui relève d'un défi courageux face à cette polarité tragique à laquelle tout l'art, depuis les temps les plus reculés, nous confronte, rendue ici, dans ces œuvres, sous une forme vitale et sarcastique et à travers une sorte de joie contagieuse.*

*Comme l'a souligné Gombrich, « le symbole – au sens le plus large du terme – se trouve à préserver ces mêmes énergies dont il est lui-même issu. Ces énergies qui ont donné naissance aux symboles de la civilisation proviennent des expériences originelles intenses qui constituent également la vie de l'homme primitif\* ». C'est en interrogeant la persistance en nous d'une éventuelle continuité de cette raison humaine la plus ancienne que les œuvres de Miguel Branco nous interpellent avec une lucidité surprenante.*

Bernardo Pinto de Almeida



Miguel Branco  
 1. *Untitled (Naked Lunch) #07*, 2019  
 Bronze argenté, 34,5 x 15,3 x 11 cm  
 2. *Untitled (Naked Lunch) #08*, 2019  
 Bronze plaqué or, 34,8 x 18,5 x 13,3 cm  
 3. *Untitled (Naked Lunch) #25*, 2019  
 Bronze plaqué or, 20,5 x 13,4 x 11,2 cm

© droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

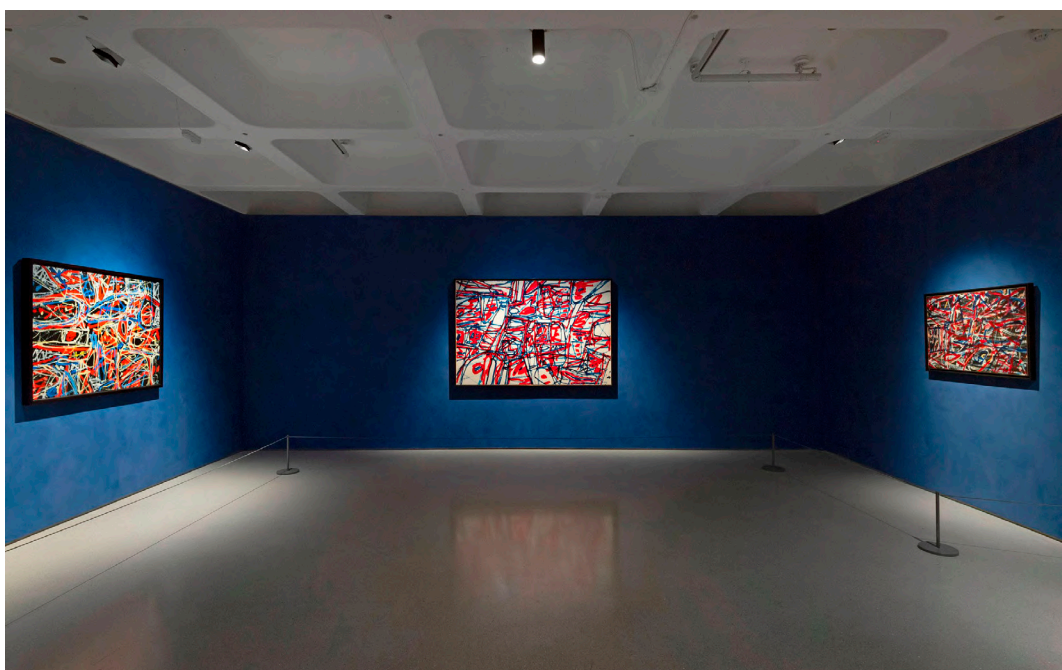
# JEAN DUBUFFET

1901-1985



*Site domestique (au fusil espadon) avec tête d'Inca et petit fauteuil à droite, 28 janvier 1996*  
Vinyle sur toile, 125 x 200 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2022, la galerie consacre sa vingtième exposition, *Le Cours des choses*, à Jean Dubuffet, dédiée à Jean-François Jaeger : conçue comme une « biographie au pas de course » de l'œuvre de Jean-Dubuffet exposée depuis 1964 à la galerie, l'exposition présente peintures, sculptures, œuvres sur papier et livres d'artiste des différents cycles de Jean Dubuffet exposés à la galerie, des années 50 à 1985. Le long cycle de l'*Hourloupe* (1962-1974) que la galerie a promu mondialement et exclusivement avec Ernst Beyeler durant plus de 10 ans, les *Psycho-sites*, les *Mires Boléro* et *Kowloon*, le dernier cycle des *Non-lieux*, sans oublier les *Matériologies* des années 50 acquises plus récemment par Véronique Jaeger, témoins de la période précédant l'arrivée de l'artiste à la galerie en 1964.



Vue de l'exposition *Jean Dubuffet: Brutal Beauty*, 2021, Barbican Centre, Londres, Royaume Uni © Marcus Leith

Cycle de 12 ans, le plus long et monumental de l'artiste, ayant initié la relation de la galerie avec l'artiste, **L'Hourloupe** ouvrait l'exposition : *Brouettes, Personnages, Arbres, Ciseaux, Escaliers, Logologies, Monuments* explorant l'infinie variété du monde à travers un trait aventureux laissant surgir des formes humaines, personnages ou objets familiers par les techniques les plus variées de markers, feutres, vinyles, collages, découpes de toutes sortes excitant l'artiste par leur faculté de visionnement quasi magique. Poursuivant cette aventure sur papier, **L'Hourloupe** prend le chemin des peintures, des sculptures qui deviendront monumentales jusqu'aux architectures les plus inimaginables telle la *Closerie Falbala*, à proximité de Paris, abritant le *Cabinet Logologique* et les Costumes du spectacle *Coucou Bazar* que la souplesse du polystyrène expansé et résine époxy lui permettra d'explorer.

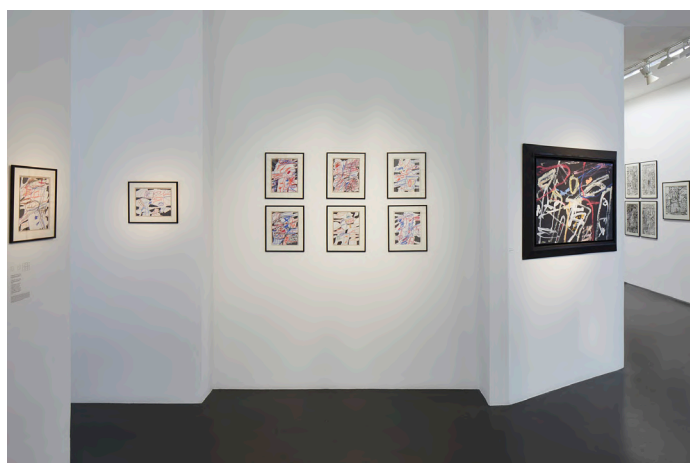


Vue de l'exposition *Le Cours des choses*, Jean Dubuffet, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

(...) *La relation entre Jean Dubuffet et mon père, Jean-François Jaeger, a été très forte et a débuté durant la période de L'Hourloupe. L'artiste, qui avait une personnalité très affirmée, a beaucoup compté pour mon père. Ils se sont rencontrés dans les années 1960 par l'intermédiaire de Jean Planque – qui fut initialement « l'œil » du marchand Ernst Beyeler. (...) Même s'il s'agit d'une « écriture instinctive » tout à fait particulière née de son amour de l'art brut où les objets semblent flotter en apesanteur et dans lequel s'ouvre un monde anti-gravité. Il faut se souvenir que, dans les années 1960, personne ne comprend ni ne s'intéresse au cycle de L'Hourloupe, qui est alors nouveau dans l'œuvre de Dubuffet (...)*

Véronique Jaeger, interviewée par Fabien Simode, *l'Œil*, Février 2022

Les premiers contacts de Jean Dubuffet avec la galerie datent de 1931. À partir de 1964 débute une longue et passionnante collaboration, forte de près d'une vingtaine d'expositions monographiques à la galerie et d'innombrables collaborations avec des institutions internationales. Parmi les plus récentes : en 2021 l'exposition *Brutal Beauty* est la première grande rétrospective de l'artiste français au Royaume Uni. En 2019, l'exposition *Jean Dubuffet e Venezia* (Commissaires : Sophie Weibel et Frédéric Jaeger) est un véritable hommage à la ville de Venise que Jean Dubuffet a choisie à deux reprises pour présenter ses plus récents travaux : *L'Hourloupe* en 1964 au Palazzo Grassi et la série des *Mires* au pavillon français de la Biennale en 1984. Deux périodes majeures de l'œuvre de l'artiste, à vingt ans d'écart.



Vue de l'exposition *Le Cours des choses*, Jean Dubuffet, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue de l'exposition *Passion de l'Art - Galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 1925*, Musée Granet, Aix-en-Provence, 2017 © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# JEAN DUBUFFET

(1901-1985)

Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Jean Dubuffet a profondément renouvelé la relation entre art et langage en s'opposant à la normalisation des formes culturelles visuelles et linguistiques. Très tôt, il rejette les hiérarchies esthétiques et les usages dominants de la langue, au profit d'une expression libérée des cadres académiques. L'écriture occupe chez lui une place centrale comme matière brute, instinctive, proche du griffonnage, du cri ou de la parole intérieure.

Ses œuvres intègrent des signes, des mots et des pseudo-écritures qui évoquent autant l'écriture enfantine que des langues inventées. Cette recherche entre en résonance avec Antonin Artaud, pour qui le langage devait être arraché à ses usages rationnels afin de retrouver une intensité vitale, corporelle. Dubuffet entretient également un dialogue fécond avec Jean Paulhan, figure majeure de la réflexion sur la langue, les clichés et les mécanismes de légitimation culturelle.

En valorisant l'« art brut », Dubuffet défend une langue issue de la marge et du non-savoir. Chez lui, écrire, dessiner ou peindre relèvent d'un même geste : réinventer une langue primitive, indisciplinée, capable de restituer le réel sans le soumettre à l'ordre du discours.

Cette réflexion trouve une traduction explicite dans les œuvres issues du cycle de *L'Hourloupe*. Dubuffet y élabore un vocabulaire de formes cloisonnées, répétables et combinables, constituant une grammaire visuelle. Certaines pièces, comme *L'Algèbre de l'Hourloupe*, assument cette dimension systémique : les figures y fonctionnent comme des unités élémentaires, comparables à des lettres ou à des signes, dont le sens réside dans la relation et la combinaison. Le langage devient alors un jeu de structures ouvertes, où le sens émerge de l'usage plutôt que d'un message préétabli.

By opposing an excessive standardisation of visual and linguistic cultural forms, Jean Dubuffet profoundly renewed the relationship between art and language. Early on, he rejected aesthetic hierarchies and the dominant usages of language, preferring a form of expression set free from academic frameworks. Writing is central to his work, it provides an instinctive raw material—scrawl-like markings that seem to be shouting out or expressing an inner monologue.

His works incorporate signs and symbols, words and pseudo-writings evocative of a child's handwriting or an imaginary language. This research resonates with Antonin Artaud, for whom language—if it was to regain a vital, physical intensity—had to be wrested from its rational usage. Dubuffet also maintained a fruitful dialogue with Jean Paulhan, a key figure known for his reflections on the subject of language, clichés and the mechanisms of cultural legitimation.

By advocating “art brut”, Dubuffet was defending an emancipated form of language born of marginality and non-knowledge. In his work, writing, drawing and painting stem from the same gesture: a desire to reinvent an undisciplined, primitive language that is capable of rendering reality without submitting it to the order of discourse.

These reflections are particularly explicit in the works that comprise *L'Hourloupe*. In this cycle, Dubuffet develops an artistic vocabulary of compartmentalised, repeatable forms that could be combined together to constitute a visual grammar. Some works, such as *L'Algèbre de l'Hourloupe*, embrace this systemic dimension: its figures act as elementary units comparable to letters or symbols whose meaning lies in relations and combinations. Language becomes a play of open structures in which meaning emerges from usage rather than from a pre-established message.



Jean Dubuffet, «Algèbre de l'Hourloupe, 52 figures extrapolatoires», 1968  
Editions Jeanne Bucher, Paris / Beyeler, Bâle  
138 x 128 cm

© Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# ANTOINE GRUMBACH

1942



- 1) Sans titre - Encyclopédie Vagabonde, 2019, aquarelle et encre de Chine sur papier, 31 x 23 cm
  - 2) Trouville l'été, 2019, aquarelle et encre de Chine sur papier, 23 x 31 cm
- © droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Antoine Grumbach est un artiste-architecte-urbaniste, diplômé de l'École des Beaux-arts en 1967 et Grand Prix national d'urbanisme et d'art urbain en 1992. Ses réalisations internationales et grands projets architecturaux et urbanistes sont innombrables entre le cours Mirabeau d'Aix en Provence, le pont habité de la Tamise à Londres, la restructuration du quartier historique de Shanghai, le Grand Moscou, le tramway de Paris et le Grand Paris « Seine Métropole »...

Durant plus de 40 ans, il enseigne dans les Ecoles nationales d'architecture de Paris-La Villette et Belleville, des Ponts et chaussées et dans les universités de Columbia, Harvard, Princeton, Toronto où il donne des cours de sémiologie urbaine. Outre son expérience internationale d'artiste architecte urbaniste, Antoine Grumbach se rapproche des grands intellectuels structuralistes de 67 à 69 à l'École Pratique des Hautes Études et suit les cours de sémiologie de Roland Barthes sur la linguistique du discours. Avec des étudiants de l'ENSBA dont Christian de Portzamparc, il participe aux cours de Michel Foucault au Collège de France, suit à Milan les séminaires de sémiotique d'Umberto Eco. Il approfondit ainsi les rapports entre formes et significations, entre signe et perception. Les relations entre la ville et le texte sont au cœur de ses écrits, de ses œuvres (*La Ville est un livre* dans les collections du MNAM-CCI). Antoine Grumbach est vite considéré comme l'un des précurseurs de l'étude et de la pensée de l'espace public en France. Chantre de la re-sémantisation des espaces existants, il a été influencé autant par le structuralisme que par le situationnisme : «le rêve a son point de départ dans la réalité et se réalise en elle».

Connu comme un *réparateur des villes*, Antoine Grumbach pense l'espace urbain d'une manière continue, infiniment complexe et perpétuellement inachevée, envisageant son développement et son renouvellement sans nécessairement prévoir sa démolition ou son remplacement ; il envisage la modernité non comme une rupture ou une restauration, mais plutôt comme un savant tressage imbriqué de passé et d'actualité.

Prolongeant l'œuvre d'artistes du *Land Art* tels que Robert Smithson, Michael Heizer, Robert Morris ou Dennis Oppenheim, Antoine Grumbach a imaginé aux confins de Paris une œuvre d'art monumentale qu'il qualifie d'*Aerial Art*, intitulée *Les Yeux du Ciel*, un regard à la fois posé sur Terre se découvrant de l'intérieur tout autant qu'offert au Ciel à la manière des géoglyphes de Nazca au Pérou. Partant du constat *Je vois l'œil de celui qui voit mon œil*, l'architecte-artiste se replace dans l'histoire millénaire des grands tracés terrestres visibles depuis l'espace.



*Les yeux du ciel*, 2023, marbre et azulejos, 9 x 49 x 38 cm, édition de 8 © Nicola Gnesi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Les Yeux du Ciel sont situés à Villeneuve-sous-Dammartin dans l'axe des pistes d'atterrissage et de décollage de Roissy CDG sur un plateau de 1,6 kilomètre de longueur par 800 mètres de large et 30 mètres de hauteur. Il s'agit d'un des plus grands sites de réutilisation de terres excavées du BTP, aménagé par la société ECT. Animé par la conviction que les terres inertes et excavées de chantiers vécus toute sa vie comme architecte ne sont pas des déchets mais une matière noble et fertile à valoriser grâce au recyclage, Grumbach a proposé à la société ECT qui gère ces terres une œuvre d'Aerial Art qui réconcilie industrie circulaire, paysage et œuvre d'art monumentale.



Antoine Grumbach, *L'Œil du ciel*, réalisé par ECT à Villeneuve-sous-Dammartin, France  
© ECT mai 2023, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Le premier œil, *Icare*, œil Ouest, a été dévoilé à l'automne 2023, conjointement à l'exposition *Les Yeux du Ciel* que la galerie Jeanne Bucher Jaeger lui a consacrée de septembre 2023 à janvier 2024. Cette exposition a été présentée, dans une autre configuration, à l'Espace Musées de Paris Aéroport à Paris-Charles de Gaulle, en partenariat avec le groupe Paris Aéroport et la galerie Jeanne Bucher Jaeger du 29 janvier au 31 mai 2024.

Le travail d'architecte-artiste d'Antoine Grumbach s'est toujours développé intimement par le dessin, crayon à la main, guidé par le socle de la mémoire, de l'imaginaire, de la poésie, de l'association de mots et de formes, à l'image des 108 dessins de son *Encyclopédie Vagabonde*. *J'ai toujours eu une fascination pour l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Les innombrables planches et les dessins techniques accompagnés par des textes érudits constituent une sorte de mémoire collective qui me fascine. (...) Cet aspect d'inachèvement m'enchant, car aujourd'hui tout savoir est inachevé et fragile (...) Face à l'avalanche des images soulevées par ces réflexions j'ai tenté de prendre la main, la main du dessin, et la main de l'écriture pour concevoir des planches sans sujet, sans discours mais ouvertes à toutes les interprétations possibles dans une sorte de vagabondage de l'esprit. Cet ensemble inachevé fait d'écritures et de dessins automatiques réalise une sorte d'encyclopédie de mon imagination vagabonde. (...) Les ruines, la cabane primitive, les constructions imaginaires et les tas de terres se glissent souvent dans mes dessins.*

L'exposition *Les Yeux du Ciel* à la galerie fut le second volet d'un cycle de trois expositions présentées en 2023 et 2024, intitulé *ENCHAN-TEMPS*. Elles témoignent de l'engagement de la galerie à l'égard d'artistes en lien avec une certaine « Renaissance artistique », révélant profondément dans leur travail des valeurs universalistes, sociétales, environnementales et pacifiques. Ce cycle d'expositions fut inauguré en février 2023 par l'exposition *Habiter la Terre - Archéologie Intérieure* de Dani Karavan et Jean-Paul Philippe, s'est poursuivi avec *Les Yeux du Ciel* d'Antoine Grumbach et s'est clôturé par l'exposition *Le Souffle d'Ici - L'Eau de là* de Susumu Shingu en 2024.



*Les Yeux du Ciel*, Antoine Grumbach, 2023, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © ecliptique laurent thion, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Les Yeux du Ciel*, Antoine Grumbach, 2024, Espace Musées à Paris-CDG, Aéroport de Paris © Gwen Le Bras, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# EVI KELLER

1968



Evi Keller, *Matière-Lumière [Towards the Light - silent transformations N°4654]*, 2010  
Tirage argentique sur papier kodak endura premier, 184 x 184 cm, Edition de 7  
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, *Matière-Lumière, ML-V-25-0102*, 2025, technique mixte, detail, 132 x 163 x 5 cm  
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

*L'artiste plasticienne Evi Keller élargit le champ pictural, en faisant vivre ses matières au sein de vastes toiles recouvertes de cendres et de pigments, mais aussi à travers des photographies et des vidéos, elle travaille également sur de délicats morceaux transparents de toiles plastiques peintes en bleu, noir et or, friables comme de l'écorce. Du grand au petit, du petit au vaste, l'unité en devenir de cette œuvre est celle d'un corps : non pas l'enveloppe particulière du moi, mais le corps intérieur, celui de l'âme incorporée, et le corps externe du cosmos aux multiples galaxies. Notre matière charnelle, rappelle l'artiste, est consubstantielle à l'univers, elle est composée d'eau, de carbone, d'azote, d'hydrogène (...)* Olivier Schefer, *Art Interview*, 2020, Les nids cosmiques de Mark Tobey

Dans l'ensemble de son œuvre sculpturale, picturale, photographique, sonore et performative, Evi Keller n'a cessé de se consacrer au principe cosmique de la création et transformation de la matière par la lumière réunissant sa complexité sous le titre unique de *Matière-Lumière*. La substance des films plastiques, matière organique-synthétique, est réanimée et transformée dans le processus de création, acte réparateur qui anime un cycle de guérison, semblable à la photosynthèse donnant la vie. Issus du carbone organique, recyclé depuis des centaines de millions d'années au plus profond de la terre, ils constituent un lien crucial entre le vivant et les atomes créés dans le cœur des étoiles. Cette mémoire, une lumière fossilisée, et ce lien ciel-terre habitent ses œuvres, les rendent intemporelles et vivantes. Par un processus alchimique, où le principe des quatre éléments, feu, eau, terre, air, est omniprésent, l'artiste transfigure ainsi la mémoire de centaines de millions d'années en œuvres d'art. **Elle s'inscrit naturellement dans la thématique de la réparation mise en valeur par ART Paris 2026, sous l'impulsion d'Alexia Fabre.**



Evi Keller © G.R., Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition Evi Keller, *Matière-Lumière*, Maison Caillebotte, Yerres, 2025  
© Evi Keller, Courtesy Maison Caillebotte, Yerres



Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-24-0819, 2024, 423 x 321cm  
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Evi Keller, Scénographie de l'Opéra *Didon et Enée* de Purcell, Créations Matière-Lumière, 2023 © Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

L'artiste dévoile, pour la première fois, *Matière-Lumière* lors de la *Nuit Blanche* 2014 à Paris. Dès le début de l'année 2015, la galerie Jeanne Bucher Jaeger propose une collaboration à Evi Keller, avec une première exposition personnelle d'envergure de mai à septembre 2015, et présente ses œuvres au sein d'expositions en France et à l'international. Une seconde exposition personnelle, *Stèles*, lui est dédiée en 2021. Dans le cadre de la *Saison d'Art* 2022, le Domaine de Chaumont-sur-Loire, Centre d'Arts et de Nature dirigé par Chantal Colleu-Dumond expose l'une de ses œuvres vidéo majeures, *[Towards the Light - Silent Transformations]*, acquise à la galerie par la Maison Européenne de la photographie en 2015 ainsi qu'une nouvelle création monumentale *Matière-Lumière*.

En 2023, Evi Keller est invitée à réaliser la scénographie de l'Opéra *Didon et Enée*, de Purcell, en collaboration avec la chorégraphe Blanca Li et *Les Arts Florissants*, dirigés par William Christie (Représentations au Teatros del Canal, Madrid, au Théâtre Impérial – Opéra de Compiègne, à l'Opéra Royal de Versailles et au Grand Théâtre du Liceu de Barcelone).

La même année, Evi Keller remporte le Premier Prix *Carta Bianca* et est lauréate du Prix *100 Femmes de Culture*. En tant que Grand témoin, le commissaire d'exposition, critique d'art et écrivain français Olivier Kaepelin déploie au cours des années 2023-2024 un échange interdisciplinaire et une réflexion commune avec l'artiste. **Du 21 septembre 2024 au 8 février 2025**, la Galerie Jeanne Bucher Jaeger présente une exposition personnelle de l'artiste intitulée **ORIGINES**. En janvier 2025, Evi Keller reçoit le « **Prix Transfuge de l'artiste étranger** » et est **nommée pour le Prix Her Art**, un nouveau prix lancé par Art Paris et le média Marie-Claire en partenariat avec la Maison Boucheron. Une exposition lui est consacrée à la **Maison Caillebotte du 17 mai au 14 septembre 2025**.

**De juillet à décembre 2025**, Evi Keller est invitée à présenter ses œuvres à l'**Institut Français, Paris**, notamment une nouvelle œuvre monumentale majeure que la galerie présente lors d'**Art Paris 2026** au Grand Palais.

« ... fresque de feu, parchemin, fortement habitée par un monde d'ancêtres – peuplé d'ermites, de prophètes et de chimères venus d'ailleurs qui nous transmettent la sagesse de leurs mondes. Tels des phénix, l'énergie d'un feu stellaire les fait renaître de leur cendres, qui constitue toute matière dont nous-même. » (Evi Keller)

**De mars à juin 2026**, Evi Keller participe à l'exposition *Pharmakon* à Pékin (Commissaire Paul Frèches, 69Art Campus), **et de mai à septembre 2026**, à l'exposition *La nature n'est pas un décor – Paysages, de Monet aux artistes contemporains*, à la **Maison Caillebotte**. Dans le cadre de la *Saison d'Art* 2026 (Mars-Nov 2026) au **Domaine de Chaumont-sur-Loire, Centre d'Arts et de Nature**, Evi Keller présente des œuvres récentes d'un bleu incandescent **MATIÈRE-LUMIÈRE [Or bleu, Soleils ensevelis]**. "Ce bleu, c'est le bleu d'une lueur cosmique, d'une luminescence, d'une incandescence. C'est l'or bleu des soleils de feu dans les ciels étoilés de la nuit, qui nous relie aux premières secondes de l'univers, là où la création recommence à chaque instant."



Vue d'exposition Institut Français, Paris, 2025, Evi Keller, *Matière-Lumière*, ML-V-25-1003, 2025 technique mixte, 190 x 613 cm  
© Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# EVI KELLER

*Matière-Lumière, ML-V-25-1003, 2025*

ART PARIS 2026



Evi Keller, *Matière-Lumière, ML-V-25-1003, 2025*, technique mixte, 190 x 613 cm © Evi Keller, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

(...) Evi Keller n'a de cesse de travailler dans un corps à corps avec sa substance mystique Matière-Lumière, créée avec l'aide des quatre éléments, pour employer un terme de l'artiste, son « Weltenstoff », l'étoffe cosmique, selon sa vision, « imprégnés par l'Âge des Mondes ».

« Mes créations incarnent un univers où le souvenir ravive le passé comme si ce dernier était rejoué et vécu plutôt que simplement représenté : l'espace de la réparation. Il nous construit, renvoyant à un échange entre le plus profond de nous et ce qui fait le vécu sensible du monde qui nous entoure.

Ce sont des vestiges de la création, animées par des empreintes de feu, de la terre, de l'eau et de l'air, qui incarnent l'histoire du cosmos.

Mais au delà de l'acte créatif, immersion, communion avec la nature et le cosmos, la rencontre avec ces créations est aussi une expérience personnelle de réparation liée à une conservation de la mémoire collective, intemporelle et universelle. En cela, elle nous projette au-delà de notre réalité ; nous invitant à renouer avec les racines de notre humanité, à incarner une énergie transformatrice dans un devenir perpétuel vers une unité de plus en plus intense.

Par la matière mémorielle dont sont faites mes œuvres, renaît un passé ou se mélangent vestiges et ruines dans un moment présent singulier. Comme un explorateur le spectateur voyage dans un espace symbolique hors espace et hors temps où apparaissent des signes et une myriade de formes où chacun croit reconnaître, selon son regard et sa culture, les empreintes de la vie au sein de la nature.

La mémoire de cette vie est faite d'amour, de joie et de victoires, ... mais aussi de blessures, de souffrances dont la guérison exige des messages et des signes pour une transformation, indispensable à toute réparation. (...)

La nouvelle création Matière-Lumière [ML-V-25-1003], fresque de feu, parchemin, est fortement habitée par un monde d'ancêtres – peuplé d'ermites, de prophètes et de chimères venus d'ailleurs qui nous transmettent la sagesse de leurs mondes.

Tels des phénix, l'énergie d'un feu stellaire les fait renaître de leur cendres, qui constitue toute matière dont nous-même. »



Vue d'exposition Evi Keller, *Matière-Lumière*, Maison Caillebotte, Yerres, 2025 © Evi Keller, Courtesy Maison Caillebotte, Yerres

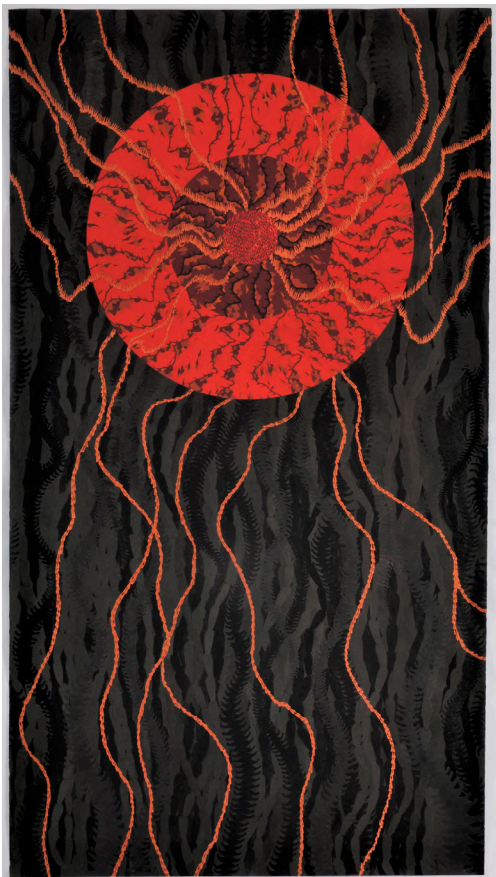


*[...] Matière-Lumière est un prodigieux monument – au sens ancien du terme. Un monument de lumière à la mémoire de la lumière. Mémoire qui ne répond plus à nos temporalités coutumières – qui n'est plus seulement celle du passé, mais aussi du présent, et de l'avenir. Car tel est le temps de la lumière : éternel. Elle brille maintenant comme elle brillait aux commencements du monde, comme elle brillera lorsque le périssable vaisseau de notre globe sera une sphère froide et morte. C'est cela sans doute que l'on déchiffre sur les fêlures de la surface gelée des photographies et de la vidéo, sur toutes ces formes qui, en nous, suscitent l'impression de se trouver face à des signes. C'est cela surtout dont témoignent chacune des œuvres, icônes, parchemins, tentures : elles sont des incarnations de l'éclat, de la luminescence. Considérez seulement ces œuvres qui semblent livrées aux jeux des flammes et des brunissements et des rougeissements d'incandescence [...]*

Damien Aubel, « Cette obscure clarté... Evi Keller et Boris Zaborov », 2025, Maison Caillebotte, extrait

# RUI MOREIRA

1971

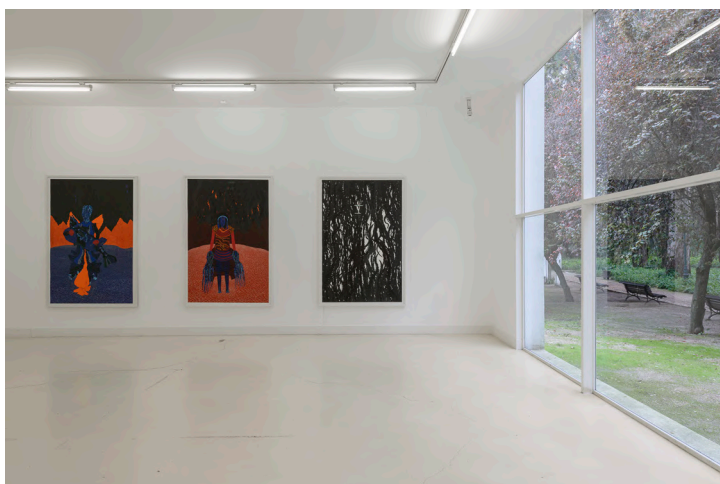


Héritier d'un passé portugais nourri d'expéditions lointaines, le travail de Rui Moreira, né à Porto en 1971, est souvent fondé sur ses voyages et ses explorations sensorielles du monde, éprouvant et restituant, à travers ses créations, les perceptions physiques et psychologiques inhérentes aux lieux ou aux atmosphères : chaleur écrasante du désert marocain, températures glacées des montagnes aux sources du Gange, danse du Kathakali, humidité de la jungle amazonienne, rituels des *Caretos* de Podence au nord du Portugal...

Ces sensations sont au cœur de la structure même de ses dessins, réalisés avec minutie et une extrême patience, tel un exercice mnémotique reposant sur une action rituelle du trait, répétée inlassablement, n'ayant ni chronologie ni spatialité linéaire. La monumentalité de l'ensemble se construit dans son infime détail et sa délicatesse. Les œuvres de Rui Moreira se déclinent souvent en abstractions géométriques formant une cosmographie, ou en paysages organiques rappelant les structures du vivant, ou encore en divinités surgissant de paysages mythologiques. À l'image de ces divinités bienveillantes, les dessins de Rui Moreira sont habités par une nouvelle forme de vie et de beauté annonciatrice d'un certain état d'être à la Terre.

*Eclipse I*, 2024, gouache et encre de chine sur papier, 257,2 x 140,2 cm  
© Laura Castro Caldas, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Ses dessins se nourrissent de références cinématographiques à Tarkovski, Hitchcock, Herzog, Syberberg ou Kubrick ; de références musicales comme Bach, Stockhausen, de musiques traditionnelles, ou encore de références artistiques telles les fresques de Piero della Francesca. Sa dernière série de dessins *STELLA MARIS* se compose de différentes strates, allant du cosmos au monde sous-marin profond. Ces dessins n'existent pas entre deux espaces, mais créent un nouvel espace, un espace-temps cosmique liquide, où le haut et le bas s'épousent, où la dualité s'efface pour ne laisser place qu'à l'Un, où le rythme et le mouvement se font lents, vastes, amples, telle une pulsation universelle. Une pleine lune induit et évoque la fertilité humaine, une éclipse au ralenti suscite un chaos momentané entre humains et animaux, des explosions au cœur de l'astre solaire engendrent des révolutions sur la Terre... L'amour est le sang de l'univers.



Vue de l'exposition *Os Pirómanos*, Rui Moreira 2016, Pavilhão Branco, Lisbonne, Portugal  
© Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue de l'exposition *I'm a Lost Giant in a Burnt Forest*, Rui Moreira 2014, MUDAM, Luxembourg © Remi Villaggi/ Mudam Luxembourg



Vues de l'exposition Rui Moreira, *Transe*, 2025, MAAT, Lisbonne, Photo : Joana Linda, Courtesy of EDP Foundation

Depuis 2008, la galerie lui dédie plusieurs expositions personnelles - *Inner Monsoon* en 2010, *La Nuit* en 2014, *The Passengers* en 2022 - et accompagne nombre de ses expositions au sein d'institutions internationales : en 2014, le Mudam Luxembourg lui consacre une exposition d'envergure, en 2015, l'œuvre de Rui Moreira entre dans la Collection d'art contemporain de la Société Générale. En 2016, un ensemble de dix œuvres est présenté au Pavilhão Branco à Lisbonne. Intitulée *Os Pirómanos*, cette exposition est ensuite présentée au Centro Internacional das Artes José de Guimarães en 2017. En 2018, Yuko Hasegawa présente ses œuvres lors de l'exposition *Saudade Unmemorable Place in Time – China-Portugal* à la Foundation Fosun de Shanghai puis au Museu Colêção Berardo – Centro Cultural de Belém à Lisbonne. L'artiste est exposé au Musée d'art contemporain de Lisbonne, au sein de l'exposition *I II III IV V – five decades of ar.co* en 2023.

Le MAAT - Musée d'Art, Architecture et Technologie à Lisbonne présente une rétrospective majeure de Rui Moreira intitulée *Transe* du 26 février au 2 juin 2025 en collaboration avec la galerie. Une partie de cette exposition présentée au MAAT est accueillie au Centre d'Art Contemporain Graça Morais à Bragança, du 5 juillet au 14 décembre 2025.



Vues de l'exposition Rui Moreira, *Transe*, 2025, MAAT, Lisbonne, Photo : Joana Linda, Courtesy of EDP Foundation

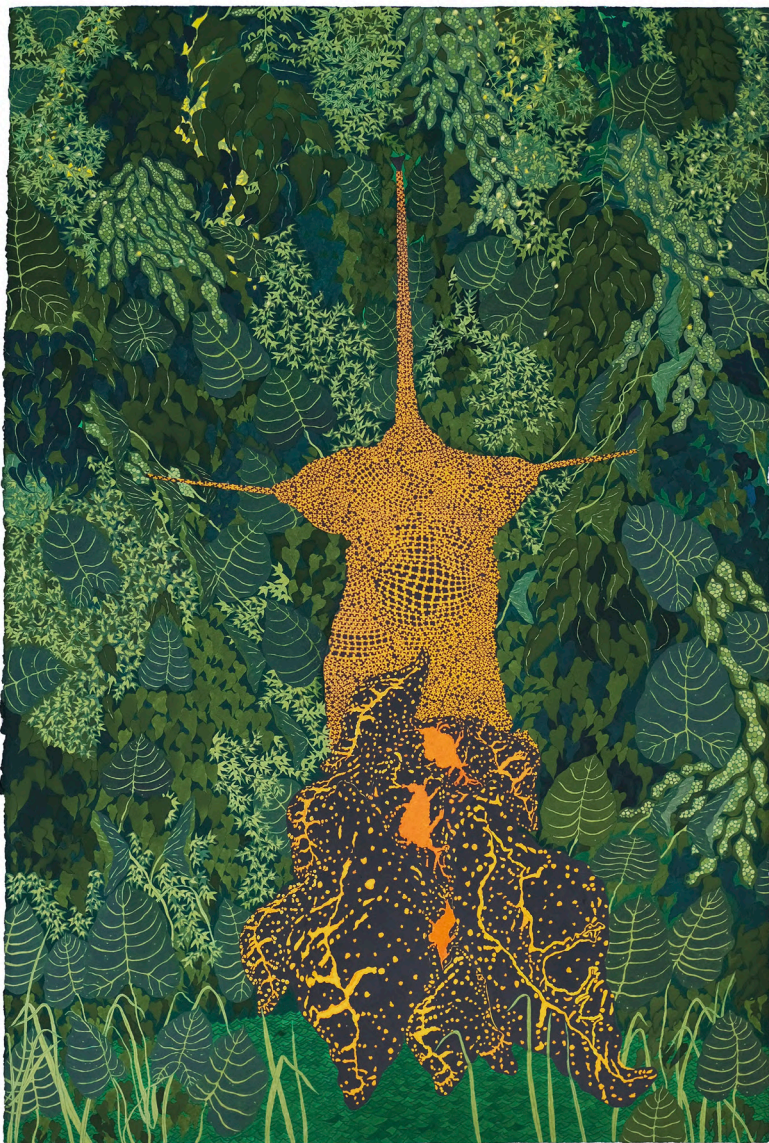


Vue de l'exposition *The Passengers*, Rui Moreira, 2022, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# RUI MOREIRA

*Father - crossroad (Pai - encruzilhada), 2025*

ART PARIS 2026



Rui Moreira, *Father - crossroad (Pai - encruzilhada)*, 2025  
Gouache, aquarelle, crayon et stylo gel sur papier, 153 x 102  
© droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

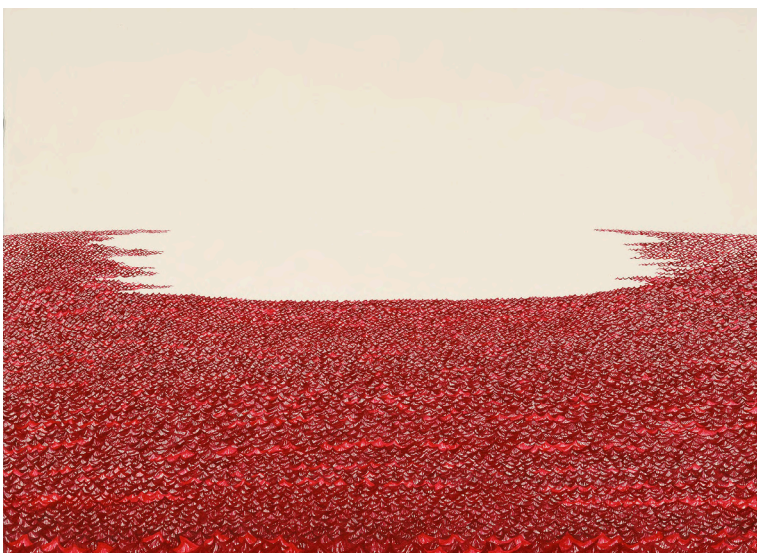
*Ce dessin est le deuxième d'un triptyque d'œuvres sur le thème de la « famille ». Le premier dessin s'intitulait Mother Anxiety. Father-crossroads est un dessin à plusieurs niveaux. Le personnage est indirectement lié à la figure du Christ. J'ai également essayé de représenter une scène de crucifixion, mais dans mon dessin, la figure christique est composée de petites croix. J'ai déjà dessiné des croix dans mes œuvres géométriques précédentes. Je perçois toujours la croix non seulement comme un symbole chrétien, ce qu'elle est, mais aussi de manière plus universelle. La croix est présente dans toutes les cultures, civilisations et religions. La croix marque le point où le terrestre (horizontal) rencontre le spirituel (vertical). La croix désigne également la figure humaine elle-même. C'est un cas unique dans la nature, plein de potentiel et de contradictions. Les carrefours sont également le lieu où se déroulent les rituels vaudous ou camdoblés brésiliens. D'un point de vue plus philosophique, les carrefours sont également le lieu où nous soulevons des questions, un point de départ, et non une fin. Mes dessins soulèvent des questions, ce sont des images ouvertes sans réponses spécifiques. La partie inférieure du corps de la figure christique dans le dessin est constituée de vers marins. Lui qui marchait à la surface de l'eau, comme d'autres autres êtres vivants, venait à l'origine, à l'échelle géologique, de la mer. Il y a toujours une union entre le sacré et la nature dans mon travail. Enfin, cette figure est également un épouvantail, utilisé en agriculture pour éviter que les oiseaux ne dévorent les plantations avant la récolte.*



1) João Pinharanda, Directeur du MAAT et Rui Moreira pendant le vernissage «Transe», MAAT, 2025, Photo : nel-hey, courtesy of EDP Foundation  
 2, 3) Vues de l'exposition Rui Moreira, *Transe*, 2025, MAAT, Lisbonne, Photo : Bruno Lopes, Courtesy of EDP Foundation

*Le dessin qu'il développe, singulier et habité, le pousse à convoquer, en les diluant, les frontières rationnelles des discours, cherchant à fusionner un vaste ensemble d'éléments disparates. Pour obtenir ce résultat, Moreira confronte, tant à l'intérieur d'une image que dans la succession des images d'une même série ou dans les montages minutieux de ses expositions, des éléments qui sont considérés par la pensée rationnelle comme séparés ou même antithétiques : des paires comme le réel et l'onirique, la nature et l'humanité, l'Occident et l'Orient, l'érudit et le populaire, le passé et le futur, le mythe et l'histoire, la figuration et la non-figuration, la narration et la description, la réflexion et l'illustration, le langage artistique et musical (paysage, portrait, nature morte... ou rythme, harmonie, timbre,...) et les thèmes littéraires et philosophiques (généalogies, récits, parole poétique,... ou interrogations ontologiques).*

João Pinharanda, extrait du texte Rui Moreira: *Lhiêngua de Artiston* (« Langue d'Artiste » en mirandais), catalogue de l'exposition *TRANSE*, au MAAT – Musée d'Art, Architecture et Technologie, Lisbonne, 26.02/02.06.25



Rui Moreira, *Seascape 2*, 2019, encre sur papier, 56 x 77 cm  
 © droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# LOUISE NEVELSON

1899 - 1988



1) *Night Leaf*, 1969  
Multiple en matière plastique noire,  
édition de 150, 32 x 32 cm  
©D.R., Courtesy Jeanne Bucher  
Jaeger, Paris-Lisbonne

2) *Night blossom*, 1973  
Bois noir, 33,5x37cm  
Edition de 100  
©D.R., Courtesy Jeanne Bucher  
Jaeger, Paris-Lisbonne

Sculptrice américaine d'origine ukrainienne, Louise Nevelson est montrée pour la première fois en Europe lors de l'exposition à la galerie en 1958, avec Omcikous et Mihailovitch. Ses immenses constructions en bois noir et ses plexiglas font l'objet d'une présentation remarquable en 1969, avant que son monumental *Dark Prescience* ne figure dans l'exposition à succès *L'Espace en Demeure* en 1978. En 2018, 40 ans après, la galerie présente l'artiste dans une exposition prolongeant la thématique *Le Féminin Demeure*.

« Je veux devenir sculpteur et je ne veux pas l'aide de la couleur » déclare, enfant, celle qui va, tout au long de sa vie, habiter l'espace avec ses sculptures massives et poétiques. D'origine russe et de tradition juive, sa famille émigre en 1905 aux États-Unis, où Louise Nevelson reçoit un double héritage : le climat de libre-pensée prônant l'égalité entre les sexes dans lequel elle est élevée, et l'artisanat – son grand-père était marchand de bois et son père travaille dans une usine consacrée à ce même matériau –, qu'elle privilégiera par la suite. En 1920, elle se marie et s'installe à New York, où elle peut se consacrer à ses passions : la peinture, la danse, le chant, le piano et le théâtre. En 1931, divorcée, elle part seule en Europe, où elle approfondit sa connaissance du cubisme auprès de son professeur à Munich, Hans Hofmann (1880-1966), ainsi que des « arts primitifs », notamment au musée de l'Homme à Paris, où elle découvre l'art africain. De retour à New York, elle devient l'assistante du peintre mexicain Diego Rivera (1886-1957), qui réalise une série de fresques pour la New Workers School. À l'Art Students League, elle suit de nouveau les cours de H. Hofmann, mais aussi ceux de l'Allemand Georg Grosz (1893-1959). À la même époque, elle présente ses premières peintures et ses sculptures anthropomorphiques. Dans les années 1940, outre sa première exposition personnelle à la galerie Nierendorf de New York, L. Nevelson s'initie à la gravure, technique qu'elle pratiquera toute sa vie. Sous l'influence du cubisme et de l'« art primitif », elle s'éloigne de la sculpture traditionnelle et réalise des assemblages, conçus à partir de morceaux de bois trouvés. Au cours des années 1950 – étape charnière –, la visite de sites archéologiques et la vision des façades des édifices précolombiens au Mexique lui inspirent la création d'environnements, constitués de plusieurs éléments juxtaposés dans l'espace.

Ses sculptures s'apparentent alors à des murs, des constructions en bois peint de grandes dimensions ou des ensembles formés de structures strictement géométriques, à la façon de *Tropical Garden II* (1957) ; elles sont recouvertes d'une seule couleur, du noir mat ou du doré unifiant le tout et camouflant l'identité première des différentes pièces. Abstraite convaincue, l'artiste est également influencée par le théâtre et la danse qu'elle a pratiqués très tôt. Ses sculptures prennent très vite un caractère dynamique et sont mises en mouvement, comme ses *Moving-Static- Moving-Figures*. Outre sa présentation en Europe à la galerie Jeanne Bucher, l'année 1958 constitue un tournant dans sa carrière avec l'exposition *Moon Garden + One* à la galerie Grand Central Moderns de New York : de vastes caisses, à géométrie variable, remplies d'objets de récupération uniformément noirs, sont empilées en sculptures



Louise Nevelson. *Mrs. N's Palace*, 2026, Centre-Pompidou-Metz © Centre Pompidou-Metz / Marc Domage / 2026 / Exposition Louise Nevelson



*Matière et Mémoire*, exposition de groupe, 2013, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, rue de Seine  
Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

murales qui s'apparentent à des bas-reliefs et dynamisent l'espace. En 1959, elle expose son premier environnement conçu à partir de figures totémiques blanches, *Dawn's Wedding Feast* (« noces de l'aube »), consacré au thème du mariage, récurrent dans son travail ; en expérimentant de multiples techniques et matériaux, elle poursuivra la réalisation de ses « bibelots-monstres », comme les appelle l'artiste Jean Arp (1886-1966), après avoir découvert *Sky Cathedral* (1958). En 1966, elle fabrique avec de l'aluminium ses premières sculptures métalliques puis, en 1967, de petites œuvres en plexiglas. Elle répond à des commandes monumentales et crée un des premiers ensembles en acier corten, *Atmospheres and Environment X* (1969), pour l'université de Princeton, suivi de *Night Presence IV* (1972) à New York. Figure reconnue de la scène américaine, L. Nevelson est choisie, dès 1962, pour représenter les États-Unis à la Biennale de Venise et, deux ans plus tard, expose à la Documenta de Kassel. Plusieurs rétrospectives lui sont consacrées. En 1979, elle est élue membre de l'American Academy and Institute of Arts and Letters. Le Whitney Museum organise, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, l'exposition *Atmospheres and Environments*. Inclassable, cette artiste, dont les œuvres sont conservées dans les plus grandes collections internationales, joue un rôle majeur dans l'histoire de la sculpture moderne aux États-Unis.

Fanny Drugeon, Extrait du *Dictionnaire universel des créatrices*

© Éditions des femmes – Antoinette Fouque, 2013, AWARE : Archives of Women Artists, Research and Exhibitions

La galerie collabore avec le Centre Pompidou-Metz dans le cadre de la rétrospective *Louise Nevelson. Mrs. N's Palace* du 24 janvier au 31 août 2026. Cinquante ans après sa dernière exposition en France, en 1974, l'exposition du Centre Pompidou-Metz invite à une immersion dans ses multiples atmosphères dans l'espoir de réaliser le vœu formulé par Louise Nevelson de présenter ses sculptures comme faisant partie d'un espace total, d'une narration ouvrant les portes de son monde imaginaire.



- Expositions à la Galerie :**
- 18 octobre 2025 - 10 janvier 2026, *Avènement*, centenaire de la galerie Jeanne Bucher Jaeger
  - 19 octobre 2017 - 2 décembre 2017, *Le Féminin Demeure*
  - 19 novembre 2013 - 25 janvier 2014, *Matière et Mémoire. La Demeure du Patriarche*
  - 23 octobre - 20 décembre 2008, Inauguration de l'Espace Marais, *Expansion-Résonance*
  - FIAC 1997 - 30 septembre - 6 octobre 1997 et à la Galerie - 7 octobre - 6 décembre 1997, *Pour un jubilé 1947-1997*
  - 11 octobre - 18 novembre 1978, *L'Espace en Demeure – Nevelson, Vieira da Silva, Abakanowicz*
  - 2 mai - 7 juin 1969, *Sculptures récentes*
  - 14 octobre - 8 novembre 1958, *Pierre Omcikous, Louise Nevelson, Batta Mihailovitch*

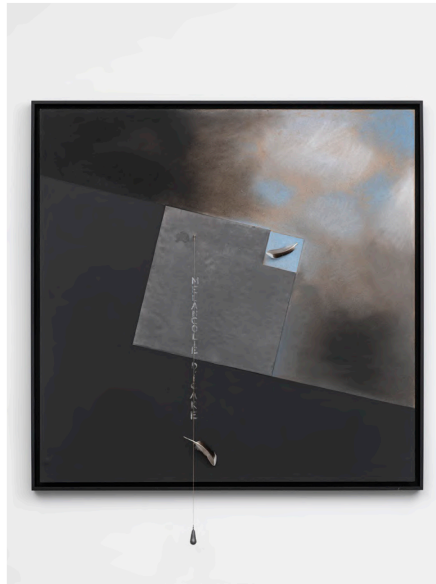
Louise Nevelson, c.1969, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# JEAN-PAUL PHILIPPE

1944



*Lune avec site transitoire*, 2023, impression Digigraphie Epson sur papier Fine Art Hahnemühle German etch 310gr, édition de 12, 101 x 77 x 4 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Mélancolie d'Icare*, 2022, bois, plomb, pastel, plumes 110x110 cm © droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Ostracon - petits travaux d'Assouan n°5*, 1999 Technique mixte, 31,5 x 25,5 © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

«La pierre, sa relation profonde avec l'origine, son alphabet de lumière, sa forte demande de forme, la conjonction, en elle visible, entre terre et ciel, entre poussière et étoile, entre noir et éclair, est ce qui donne base et souffle à la recherche de Jean-Paul Philippe»  
(Antonio Prete, extrait du texte *Frontières, Passages*, catalogue Jean-Paul Philippe *Archéologies intérieures*).

Fréquentant les Beaux-Arts de Paris dès 16 ans et pratiquant la peinture depuis son plus jeune âge, Jean-Paul Philippe fait, en 1960, un premier voyage en Italie qui le marque profondément. Il s'installe à Florence l'année suivante et travaille au Cabinet des dessins des Offices, dans l'intimité des œuvres du Quattrocento. Les rencontres se succèdent et mènent Jean-Paul Philippe dans les carrières de marbre de Carrare. Le chemin de la sculpture est ouvert. **Portes, stèles, labyrinthes, mélancolies, marelles... Géométries simples et primordiales, odes à l'immuable et au silence, à la nature et à la mémoire, voici les thèmes de ce sculpteur inlassable de la pierre,** son matériau de prédilection. Jean-Paul Philippe a coutume de dire que la poussière émanant de sa pierre, quand il la façonne, est une poussière de temps. L'artiste y fait dialoguer plusieurs éléments de basalte gris avec la nature, composant une œuvre monumentale où la pierre épouse le lieu en harmonie avec le cosmos. Ne se réclamant d'aucun groupe, école ou système, l'artiste crée des œuvres entre Terre et Ciel, véritables archéologies intérieures, jardins des mélancolies de l'humain et du cycle transitoire de la vie. À l'image de la statuaire égyptienne et précolombienne qui l'inspire. Jean-Paul Philippe est exposé à la galerie depuis 1981. L'EuroAirport Basel-Mulhouse-Freiburg inaugure en 2018 sa sculpture *Les Dessous du ciel* ou *l'Attrape-Nuages*, où il figure côté français alors que Jean Tinguely figure côté suisse.



1. Vue d'exposition *Habiter la Terre, Archéologie Intérieure*, Dani Karavan, Jean-Paul Philippe, 2023, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2. Jean-Paul Philippe devant son monument *Résonances*, inauguré en 2022, La Roque d'Anthéron, France © Alessandro Griccioli, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Monument *Résonances*, inauguré en 2022, La Roque d'Anthéron, France  
© Alessandro Griccioli, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Site transitoire*, inauguré en 1993, Asciano, Italie  
© Giancarlo Cini, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2023, la galerie consacre une nouvelle exposition à Jean-Paul Philippe, présenté aux côtés de Dani Karavan : *Enchan-Temps : Habiter la Terre – Archéologie Intérieure*. Y sont notamment exposés maquettes, dessins, et sculptures autour de son *Site Transitoire* à Asciano en Italie, sculptures de fenêtre, sedia, roue, labyrinthe... offertes au paysage des Crete Senesi dans les années 90, ainsi que la maquette de sa récente sculpture jumelle *Résonances* inaugurée en 2022 à la Roque d'Anthéron en France, avec le soutien d' ITER. Les 21 et 22 juillet 2023, sont célébrés les 30 ans du *Site Transitoire*. À cette occasion, l'association *Site transitoire* pour rendre hommage à Jean-Paul Philippe et à ses créations, invite le photographe Alessandro Griccioli à suivre les activités de l'artiste au cours d'une année de travail. Ces photographies sont présentées dans l'exposition *Jean-Paul Philippe, poète de l'espace* à l'Abbaye de Silvacane (La Roque d'Anthéron) du 7 au 31 octobre 2023. Jean-Paul Philippe vient d'achever la première phase d'installation de sa sculpture *Colonna dello Sguardo*, dans les paysages des Crete Senesi, à Rapolano (province de Sienne, Italie). L'œuvre sera finalisée et inaugurée au printemps 2026.

*Quand il fallut penser à cette œuvre Résonances et faire écho au Site Transitoire, une de mes premières intentions était de faire signe à l'œuvre d'Albert Camus. Un affectueux et discret hommage, en mêlant aux pierres une ou deux paroles, phrases signifiantes, de l'écrivain qui repose de l'autre côté de la Durance. Je pensais à la dernière phrase de l'essai philosophique Le Mythe de Sisyphe. « ... il faut imaginer Sisyphe heureux ».*

Jean-Paul Philippe

*La Barque Cénotaphe, présentée en 2023 à la Cité Miroir à Liège dans le cadre de l'exposition Mères d'Exil, est liée aux œuvres Mare Nostrum et les Mains Sémaphores remontant à l'invitation faite à l'artiste, en 2008, d'une sculpture-marelle à réaliser sur l'île de Lampedusa, première porte du Sud de l'Europe. Depuis les premières barques de fortune arrivant à Lampedusa en 2008 jusqu'à cette Mare Nostrum de 2022 ayant englouti tant de corps et témoin de toutes ces mains tendues vers la vie, cette oeuvre prend à présent tout le sens du drame qui se joue devant nos yeux et auquel nous assistons, impuissants.*

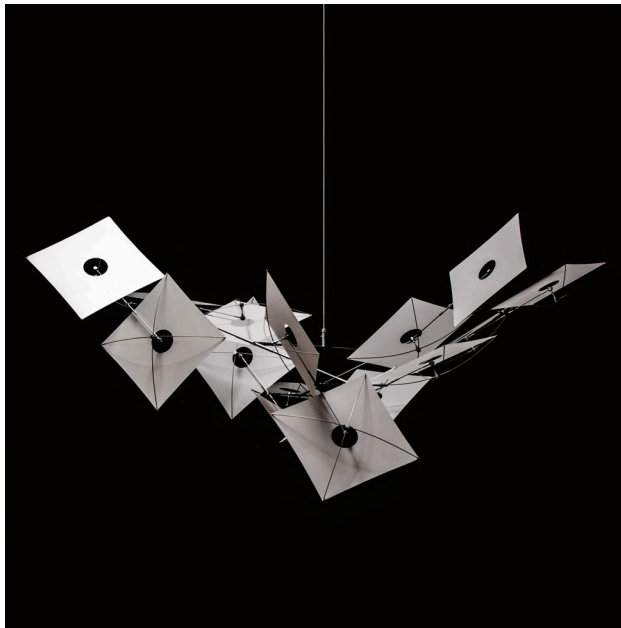
Véronique Jaeger



Vue de l'exposition *Mères d'Exil* (espace réservé aux œuvres de Jean-Paul Philippe), 2023, Cité Miroir, Liège, Belgique © D.R.

# SUSUMU SHINGU

1937



1. *Starry Night*, 2013, acier inoxydable, aluminium, fibre de carbone, polyester, édition 3/5 H114 x Ø160 cm © droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne  
2. Exposition Susumu Shingu, *Le Souffle d'ici - L'Eau de là*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Marais, 2024 © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Débutant sa vocation de peintre au Japon, Susumu Shingu se rend à Rome, au début des années 60, fasciné par l'art de la Renaissance, notamment par Piero della Francesca et Leonard de Vinci, et par la pluridisciplinarité des artistes de l'époque, à la fois peintres, sculpteurs, designers, architectes, paysagistes, ingénieurs, astronomes et scientifiques... Sa tridimensionnalité lui est révélée par hasard : l'effet du vent sur l'une de ses peintures, qu'il suspend à un arbre pour la photographier, la met en mouvement. Ce premier contact avec les énergies invisibles de la Nature – le vent - étoffé plus tard par celui de l'eau, du soleil, de la gravité... est fondamental. Susumu Shingu trouve ainsi, au fil du temps, son plein vocabulaire de sculpteur en approfondissant auprès d'ingénieurs l'aspect scientifique de son travail, l'intelligence du détail des formes, en développant la pratique du mouvement perpétuel dans ses sculptures, qu'elles soient soumises à l'infime souffle intérieur ou aux vents les plus extrêmes en extérieur ; il renoue aussi avec son âme de japonais, empreinte de respect d'une nature absolue, d'acceptation de son imprévisibilité et de contemplation de la beauté de ses formes infinies.

Sa longue vie avec le vent souffle depuis des décennies et accompagne ses innombrables projets au sein de la planète : ainsi la **Caravane du Vent**, créée en 2000, a-t-elle fait voyager 21 sculptures en 6 endroits de la planète, choisis par l'artiste pour leurs vents emblématiques, leurs climats extrêmes, leur nature vierge et leurs populations préservées, partageant leur quotidien, lors des différentes étapes de ce périple d'un an : les rizières de Sanda au **Japon** (2000), l'île inhabitée de Motukorea en **Nouvelle-Zélande** (2000), le désert rocaillieux de Tamdaght au **Maroc** (2001), la steppe verte d'Undur Dov en **Mongolie** (2001) et les dunes de Cumbuco au **Brésil** (2001). Le vécu de l'artiste et de son épouse, acteurs et témoins d'une aventure unique au sein de civilisations premières, leur a permis de prendre le pouls de la planète auprès des Maoris, des Mongols, des Samis, des Berbères...tout en faisant circuler les dessins d'enfants, d'une destination à l'autre à travers le monde, offrant sur chaque site une forme au vent et révélant ainsi les énergies telluriques en présence.

Une première exposition à la galerie **Sculptures du respir** est consacrée à l'artiste en 2006, suivie de **Planet of Wind and Water** en 2009 où l'artiste présente le diorama de son projet **Breathing Earth**, un village autosuffisant vivant avec les énergies naturelles du vent, de l'eau et du soleil où chaque bâtiment est animé par ses sculptures-éoliennes ; un lieu d'inspiration, d'échanges et d'actions pour les artistes, les scientifiques et les enfants instinctivement en harmonie avec sa philosophie de la Nature. Ce projet a fait l'objet du film **Breathing Earth – Susumu Shingu's dream**, tourné durant 6 années par le réalisateur Thomas



Exposition Susumu Shingu, *Une utopie d'aujourd'hui*, 2019-2020, Domaine national de Chambord, France © Georges Poncet, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Riedelsheimer. L'installation provisoire en 2012 de *Sinfonietta of Light* dans le grand bassin octogone du Jardin des Tuileries, à la Concorde à Paris, a suscité l'émerveillement des promeneurs, dans le ballet incessant de formes en mouvement des dix paires d'ailes de la sculpture, allant au gré du vent alors que l'exposition *Au-delà du Temps* se déroulait à la galerie. En 2014, le *Susumu Shingu Musée du Vent* accueillant douze sculptures mues par les énergies naturelles du vent et de l'eau, est inauguré au sein du Parc Arimafuji de Sanda au Japon, une oasis de nature entre Osaka, Kobé et Kyoto, où l'artiste réside et travaille. On y retrouve sa sculpture-éolienne *Satoyama*, symbole de sa recherche pour l'environnement. En 2018, l'exposition *Cosmos* se déroule à la galerie conjointement à l'exposition *Spaceship*, au Mudam Luxembourg présentant des œuvres dans le grand hall d'entrée et dans le parc en extérieur.



Susumu Shingu, *Musée du Vent*, inauguré le 21 juin 2014, 12 sculptures monumentales de l'artiste, Parc Arimafuji, Sanda, Préfecture de Hyogo, Japon  
© D.R. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

On peut aisément saisir pourquoi, depuis plusieurs décennies, de grands créateurs tels qu'Issey Miyake dans le milieu de la Mode, Jirí Kylián dans celui de la Danse, ou encore Tadao Ando et, plus particulièrement, Renzo Piano dans celui de l'Architecture, ont souhaité développer des collaborations avec l'artiste ; **celles avec Renzo Piano sont si intimement au diapason et en écho l'une de l'autre, qu'une**

**exposition intitulée *Vies Parallèles*, a présenté les deux créateurs, nés à quelques mois d'intervalle la même année, au Musée d'Art Nakanoshima à Osaka en 2023. En 2024, la galerie lui consacre une nouvelle exposition personnelle *Le Souffle d'ici - L'Eau de là*.**

L'artiste a conçu d'innombrables pièces de théâtre, dont la première dans les années 90, *Kippis et ses amis* (*Kippis and his friends*), réalisée au Japon à Sanda autour d'une sculpture animée par l'eau, *L'Arbre d'Eau (Water Tree)*, centrale dans son œuvre. Il en a non seulement conçu l'histoire mais également les décors et les costumes. *Kippis et ses amis* conte l'histoire, prémonitrice en 2023, d'extraterrestres visitant la Terre pour la première fois et posant naïvement des questions sur l'environnement, la signification de l'importance donnée par les humains à l'argent et la raison pour laquelle ils cherchent à dominer la nature, au lieu de la protéger. De même, ses innombrables livres pour enfants, reflètent d'inspirations profondes perçues au sein la nature, nous convoquent chaque fois à un voyage inoubliable jusqu'aux pop-ups les plus récents et la marionnette *Sandalino*.

Cette capacité de Susumu Shingu à traduire le vent sous toutes ses formes, en le révélant depuis des décennies dans des sculptures disposées aux 4 coins de la planète, a naturellement conduit l'artiste à présenter ses œuvres en 2019 au **Domaine national de Chambord**, dans le cadre d'une exposition intitulée *Susumu Shingu : une utopie d'aujourd'hui*, célébrant les 500 ans de la mort de Leonard de Vinci et les débuts de la construction du Château. À l'image de la *Citta ideale* du maître italien, l'artiste y exposait en avant-première la maquette de son futur village en construction *Atelier Earth*, à proximité de son **Musée du Vent** au Japon, village vivant à partir des énergies naturelles du vent, de l'eau et du soleil, révélant et préservant l'énergie vitale de la nature environnante, *un lieu où l'on puisse réfléchir à l'avenir de la Terre, en lien avec les artistes, musiciens, écrivains, universitaires, philosophes, ingénieurs, astronomes et scientifiques du monde entier* écrit Shingu.



Susumu Shingu, *Atelier Genki-nobori*, 2 septembre 2023, Arimafuji Park, Sanda, Hyogo ©Susumu Shingu ©droits réservés

Du 12 octobre 2024 au 17 février 2025, le **Fubon Art Museum, à Taipei**, consacre une exposition à l'artiste intitulée *COSMOS - Susumu Shingu - Wind Traveler*. En collaboration avec l'artiste et la galerie, **La Source Garouste** développe le projet des **Genki-nobori** dans le cadre de son programme intersites 2025-2026 : **entre février et mai 2026**, dans les 10 antennes locales du réseau, une centaine d'enfants conçoivent 100 Genki-nobori. Susumu Shingu a créé le projet artistique des Genki-nobori après le tremblement de terre et le tsunami dévastateurs de Tōhoku en 2011. Ces Genki-nobori revisitent les traditionnels manches à air en forme de carpes japonaises, sur lesquels mots et dessins d'enfants portent au vent vœux et prières à la mémoire des victimes. Répondant à l'appel de Shingu, dont l'urgence est à présent d'œuvrer avec les enfants de la planète, plus de 500 personnes — venues du Japon mais aussi de l'étranger — ont pris part à cette œuvre collective. L'artiste continue de déployer ces ateliers au Japon et à l'étranger.

# MARK TOBEY

1890 -1976



*Image*, 1970  
Gouache sur papier  
53 x 47 cm

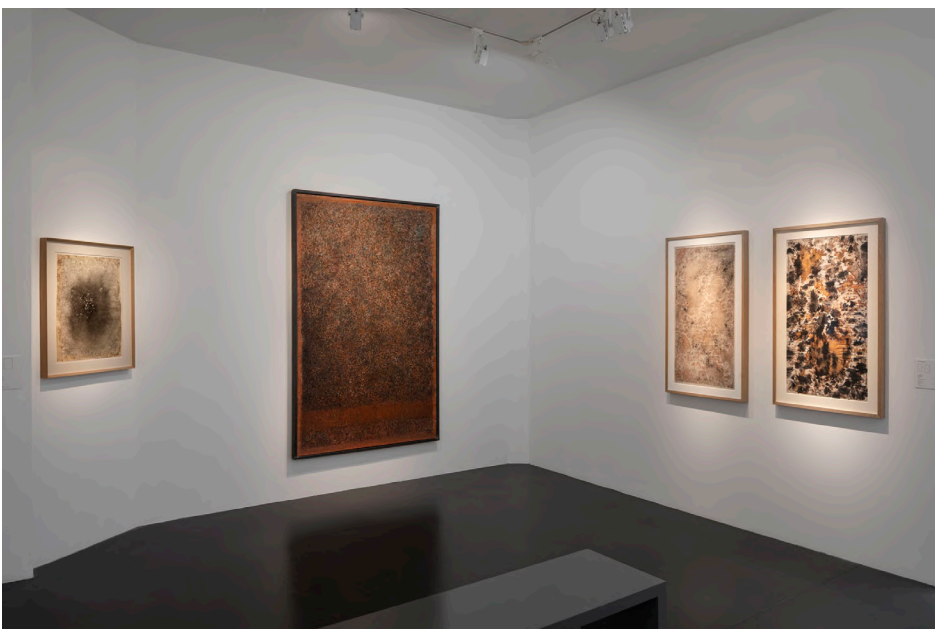
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Pionnier de l'abstraction américaine, Mark Tobey a eu sa première exposition monographique en Europe à la galerie Jeanne Bucher en 1955. En 1958, il obtiendra le Grand Prix de la Biennale de Venise qui lui ouvrira les portes de la reconnaissance internationale.

Après sa conversion en 1918, à la foi Bahaï, célébrant l'harmonie sacrée qui règne entre les hommes et la nature entière, l'apprentissage de la calligraphie persane, arabe et chinoise développé à l'occasion de ses voyages au Moyen-Orient et en Extrême Orient dès les années 1920, le séduit par la fluidité de leurs formes et aura une incidence certaine sur son œuvre.

Reconnu pour ses « écritures blanches » dès le milieu des années 1930 – sa manière de pénétrer au-delà des perceptions quotidiennes, de donner une forme visible à l'énergie et à la musique de l'univers dans une gestualité pure –, « le sage de Seattle » utilise principalement la technique de la tempera sur petits formats, réalisée sur papiers très minces, peints à la détrempe, en utilisant

des pinceaux d'une extrême finesse, mettant en exergue la maturation lente de son œuvre, développée dans le silence et la méditation. Son trait, opéré d'un seul geste cursif, semble décomposé en une sorte de vibration maîtrisée de la main, qui couvre le papier d'une prolifération de signes, du plus petit au plus grand mais dont chacun trouve toute sa place, dans une rigueur totale et dans une résonance intense.



Exposition *Tobey or not to be ?*, Mark Tobey, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadié, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

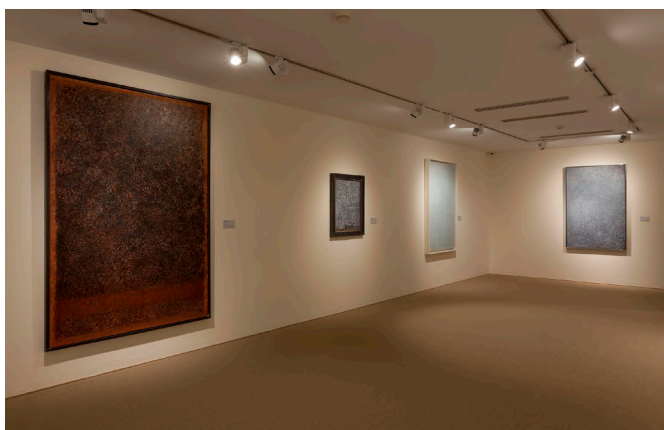


Exposition *Tobey or not to be ?*, Mark Tobey, 2020, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2020, la galerie organise une importante exposition monographique rue de Saintonge en collaboration avec le Centre Pompidou et la Collection de Bueil & Ract-Madoux, accompagnée de la publication d'un catalogue édité chez Gallimard.

Les présentations régulières de Mark Tobey à la galerie depuis les années 50 et l'hommage rendu en 2010 par la galerie, sous l'impulsion de Véronique Jaeger, pour célébrer les 120 ans de la naissance de l'artiste à la FIAC et à la galerie sont innombrables, tout autant que les prêts d'œuvres au sein d'expositions dont l'importante rétrospective *Mark Tobey: Threading Light* (Commissaire Debra Bricker Balken) de la Collection Peggy Guggenheim de Venise et l'Addison Gallery of American Art de Andover en 2017-2018.

Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses institutions internationales prestigieuses : Centre Pompidou, Paris, Fondation Beyeler, Bâle, Kunstmuseum, Bâle, Guggenheim, New York, The Metropolitan Museum of Art, New York, The Museum of Modern Art, New York, the Whitney Museum, New York, The Art Institute of Chicago, Addison Gallery of American Art, Andover Massachusetts, Tate London...



Exposition *Mark Tobey: Threading Light*, 2017/2018, Peggy Guggenheim Collection, Venise, Italie © Droits réservés, Courtesy Peggy Guggenheim Collection



Exposition *Tobey - Biberstein, Écritures Contemplatives*, Mark Tobey, Michael Biberstein, 2018, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, St Germain, Paris © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

1908 -1992



*Perspectives*, 1981, huile sur papier kraft préparé marouflé sur toile, 47,5 x 141 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Maria Helena Vieira da Silva s'est très tôt familiarisée avec l'art grâce à son grand-père, fondateur du journal lisboète *O Século*. Après des études à l'École des Beaux-arts de Lisbonne, elle quitte son pays natal pour Paris, en 1928, où elle poursuit sa formation à l'Académie de La Grande Chaumière, suit les cours de Fernand Léger, de Bourdelle ainsi que ceux de l'Académie Ranson. Elle rencontre à cette époque son futur mari, le peintre hongrois Árpád Szenes. Initiée aux nouveaux courants artistiques de l'Impressionisme, du Futurisme et Cubisme ainsi qu'à la sculpture, elle se consacre, dès 1929, essentiellement à la peinture, et cherche son propre style, par le regard et l'expérimentation, revendiquant de ne vouloir appartenir à aucun courant précis. Les recherches spatiales de l'École de Sienne ainsi que la perspective l'enthousiasment tout comme la découverte de Cézanne et ses *Joueurs de cartes* dans leur continuité spatiales qui lui donnent « la clef pour passer derrière le mur apparemment sans issue ». La collaboration avec Jeanne Bucher débute en 1933, avec la parution de l'édition Kô & Kô. A cette époque, Vieira da Silva s'intéresse à des perspectives inhabituelles construites autour d'un point de fuite où l'espace joue un rôle primordial. Elle va ensuite le construire par la couleur et les formes en losanges, rappelant les azulejos portugais, créant un réseau structuré « où les personnages se promènent, montent, descendent » dans une maille spatiale. Elle entend par la perspective, « parvenir à suggérer un espace immense dans un petit morceau de toile » en créant un espace propre. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Vieira da Silva et son mari partent au Portugal, puis s'exilent au Brésil, avant de rentrer à Paris en 1947. A son retour, l'Etat français initie une politique d'acquisitions de ses œuvres. Naturalisée française en 1956, Vieira da Silva a reçu de nombreux prix, tant portugais que français, dont le Grand Prix National des Arts en 1966. Elle est ensuite nommée *Chevalier de la Légion d'honneur* en 1979 et reçoit la *Grande Croix de la Liberté* au Portugal dans les années 80.

Les perspectives infinies de ses compositions se lisent toujours comme la manifestation d'une essentielle exploration de l'espace, de ses recoins et de ses liens, qu'ils soient intimes comme des chambres ou lointains comme des couloirs étirés. À partir d'une convergence de lignes tissées en réseaux, elle invite l'œil à identifier des images émergentes puisant leur source dans ses souvenirs et son sens intuitif du motif et du rythme. L'espace psychologique que crée cette représentation fragmentée de la réalité capte la façon dont l'esprit retient et remodèle les souvenirs : il ne renvoie pas seulement à sa vie à Paris, mais aux expériences sensorielles de son enfance à Lisbonne, célèbre pour ses rues pavées de losanges, *la calçada* portugaise. Bien qu'elle entretienne un sens de la profondeur de l'espace et des perspectives au moyen d'une structure et d'un ordre sous-jacents, Vieira da Silva se plaît à brouiller la frontière entre représentation et abstraction, de sorte que les surfaces évocatrices de pièces, de maisons, de gares connues, de ponts traversant ou de vues urbaines aériennes ne décrivent jamais totalement un seul lieu ou panorama, mais un enchevêtrement de lieux visités. Vieira da Silva peint certainement son étonnement d'être un être vivant, de bouger, de persévérer, de s'ouvrir à la lumière et à l'échange avec tout ce qui l'entoure. Dans la croissance des tissus organiques de ses tableaux, où les lignes se croisent et se recroisent, elle découvre

toujours de nouvelles issues de lumière, ce vide/plein, cette destination de présence inconnue qu'elle explore depuis le début de son œuvre et, plus particulièrement, dans ses œuvres des années 70 à 90, où une trajectoire ascensionnelle se fait plus évidente, comme si notre vie s'apparentait à un chemin de traverse dont on était soi-même l'architecte, l'ingénieur et le concepteur, évoluant au sein d'une réalité où la multiplication des points de vue fait vaciller les certitudes au gré d'un parcours labyrinthique où l'artiste est seule détentrice du fil d'Ariane. Son incertitude



Exposition personnelle *Maria Helena Vieira da Silva*, 2019, Jeanne Bucher Jaeger - Espace Marais © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

devient une certitude où ce qui la guide est l'innovation et l'exigence d'une quête métaphysique et spirituelle profonde. Les toiles des dernières années se libèrent de toute structure comme pour mieux sonder la lumière, cette clarté lumineuse qui se trouve au-delà du miroir de la vie.

Vieira da Silva décède à Paris en 1992, deux ans après la création de la Fondation Árpád Szenes – Vieira da Silva à Lisbonne et juste avant l'inauguration du Musée qui abrite ses œuvres et celles de son mari. L'artiste sera fidèle, promue et défendue toute sa vie et encore aujourd'hui par la Galerie Jeanne Bucher Jaeger : Jeanne Bucher l'a fait connaître à ses débuts, Jean- François Jaeger a assuré la promotion de l'oeuvre de 1947 à 2003, et, depuis 2004, sa Présidente Véronique Jaeger, ayant été notamment co-commissaire des expositions commémoratives des dixième et vingtième anniversaires de la Fondation lisboète, poursuit cette mission en participant depuis 2004 à d'innombrables expositions, tant en France qu'à l'International. Exposées dans le monde entier, ses œuvres figurent aujourd'hui dans les collections des plus grandes institutions et Fondations privées internationales ; aux États-Unis, celles du MoMA (premier acquéreur de son œuvre) et du Guggenheim à New York, de la Phillips Collection à Washington, du San Francisco Museum of Modern Art et de l'Art Institute à Chicago ; en France au Centre Pompidou-Mnam et du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, des musées de Dijon, Marseille, Colmar, Nantes, Metz, Rouen, Lyon, Grenoble, du Musée Stedelijk à Amsterdam, de la Tate Modern à Londres, de la Gulbenkian à Lisbonne, du Musée de Bâle en Suisse... En 2019, la galerie conçoit avec deux confrères une exposition itinérante historique entre Paris, Londres et New York. En 2022-2023, dans le cadre de la *Saison-France Portugal*, le musée des Beaux-Arts de Dijon et le musée Cantini de Marseille, en partenariat avec la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, organisait une rétrospective intitulée *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe* ; cette rétrospective rassemblait plus de 80 œuvres iconiques dans le cheminement de l'artiste, provenant d'institutions prestigieuses.



Portrait de Maria Helena Vieira da Silva dans son atelier, rue St-Jacques à Paris, 1948 © D.R. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

En 2023-24, le Musée Mohammed VI d'art moderne et contemporain de Rabat, en collaboration avec la Fondation Árpád Szenes - Vieira da Silva à Lisbonne, organise, pour la première fois au Maroc, une exposition majeure dédiée au couple Maria Helena Vieira da Silva et Árpád Szenes, intitulée *Une histoire d'amour et de peinture*. Dans le cadre des commémorations du Cinquantième de la Révolution des Œillets au Portugal, Vieira da Silva est choisie par l'Etat Portugais comme la figure artistique officielle symbolisant la notion d'universalisme et de liberté. Une exposition intitulée *A nos a Liberdade (A nous la Liberté)*, rassemblant une trentaine de peintures majeures, est inaugurée le 23 avril 2024 au Palais Sao Bento de l'Assemblée de la République à Lisbonne jusque fin juillet 2024 : on peut notamment y voir les deux œuvres réalisées par Vieira da Silva avec Sophia de Mello Breyner Andresen intitulées *A Poesia esta na rua (la Poésie est dans la rue)* célébrant la Révolution des Œillets. La Galerie Jeanne Bucher Jaeger organise une présentation d'œuvres majeures à l'occasion d'Art Paris début avril 2024, et le Théâtre de la Ville de Paris présente une quinzaine de reproductions de peintures essentielles de Vieira da Silva, placées dans l'entrée du Théâtre durant près d'un mois, à l'occasion des commémorations de la Révolution des Œillets rendant ainsi hommage à une artiste ayant toujours placé les valeurs de liberté et d'universalisme au cœur de son œuvre. En 2024-25, Maria Helena Vieira da Silva est présentée dans l'exposition *InformELLES: Women Artists and Art Informel in the 1950s/60s* à Hessen Kassel Heritage, Kassel en Allemagne. **Du 12 avril au 15 septembre 2025, la Peggy Guggenheim Collection présente Maria Helena Vieira da Silva : Anatomie de l'espace, sous le commissariat de Flavia Frigeri, Conservatrice en chef et Directrice des Collections de la National Portrait Gallery. Après Venise, l'exposition voyage au Musée Guggenheim Bilbao du 16 octobre 2025 au 22 février 2026.**



Vue d'exposition, *Maria Helena Vieira da Silva: Anatomy of Space*, Peggy Guggenheim Collection, 12.04- 15.09.2025 © Photo Sergio Martucci



Vue de l'exposition *Maria Helena Vieira da Silva. Anatomy of Space*, Guggenheim Museum Bilbao, from October 25th, 2025, to February 20, 2026. Photo © Guggenheim Museum Bilbao Foundation

# FABIENNE VERDIER

1962



Fabienne Verdier, *Saint Christophe traversant les eaux I. Hommage à Hans Memling*, 2011, Série Le triptyque Moreel, pigments et encre sur toile, 244 x 135 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

**FABIENNE VERDIER et le *Saint Christophe traversant les eaux I. Hommage à Hans Memling (2011)***, est l'une des œuvres exceptionnelles de son dialogue avec les **Maîtres Flamands au sein des collections du Groeninge museum à Bruges et à la Maison d'Érasme à Bruxelles en 2013**, oeuvre présentée également dans l'exposition *Fabienne Verdier, La Traversée des signes* en 2014 au Hong Kong City Hall dans le cadre du **French May**. Pendant près de 4 ans, l'artiste a étudié six chefs d'œuvres de van Eyck, Memling, van der Weyden, van der Goes et a établi un dialogue avec ces Maîtres Flamands en y associant son propre regard. Ces œuvres ont ensuite été montrées à la galerie dans l'exposition *Energy Fields* à l'automne 2013.

«Les maîtres flamands ont sacralisé le réel», explique Fabienne Verdier. Étude des glacis, jeux de correspondances entre ses glacis à elle qui sont à l'eau, et ceux d'un Van Eyck à l'huile. Travail sur les corps d'or, sur la réfraction de la lumière. Recherche du détail dont elle va s'inspirer pour penser son geste pictural.

*Le «porteur du Christ» émerge d'une faille, à moins qu'il n'en soit l'auteur, pour se frayer un passage car il est bien question d'avancer : le saint du centre est le seul personnage en action, le seul aussi à tenter un regard vers nous (...) le rouge habilement jeté sur son corps - porté en écho par le couple familial - tranche sur l'ensemble de la composition animée de tons doux, Maur et Gilles en sombres moines, tandis que le fils de Dieu, délicatement auréolé, règle la cadence du Christophe, son cheval humain. Et, par contrecoup, il règle la cadence, les silences et les pulsations de l'humanité entière (...) Et si ledit du sujet disparaissait complètement pour n'être plus qu'une fulgurante énergie ? S'il ne restait de la matière que sa musique et sa vibration, que serait le triptyque Moreel de Hans Memling ?*

*Fabienne Verdier nous en donne une saisissante transposition.*

Gilles Clément, extrait du texte *Représentation ou transposition de la nature, Fabienne Verdier, l'esprit de la peinture, Hommage aux maîtres flamands*

Après des études à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts de Toulouse et un apprentissage de presque dix ans en Chine auprès de grands maîtres chinois (récit conté dans *Passagère du Silence*), Fabienne Verdier a développé une forme de peinture éminemment personnelle, intérieure et spirituelle. S'appuyant sur une technique ancestrale pour mieux s'en affranchir, Fabienne Verdier donne à voir une succession de flux inspirés. Sa peinture prolonge les expériences des peintres abstraits américains comme



Fabienne Verdier, *Crossing Signs*, 2014, French May Festival, City Exhibition Hall, Hong-Kong

Tobey, Kline, Still, Pollock ou de Kooning et poursuit les travaux des artistes ayant exploré la ligne comme Matisse, Michaux ou Degottex. Spontanéité jaillissante d'une maîtrise absolue, connaissance du passé permettant de saisir l'instant et ainsi lier l'Orient à l'Occident, l'œuvre de Fabienne Verdier, exposée à la galerie à partir de 2009, aspire à vouloir tout concilier en un grand Souffle. Sa contemplation, lors de son long séjour en Chine dans les années 1980, des hauts plateaux permet à son monumental pinceau composé de 35 queues de cheval de transcrire les cours d'eau, les crêtes des hauts sommets, les craquèlements de l'écorce terrestre d'une nature foisonnante. Solidement positionnée à la verticale sur ses fonds horizontaux telluriques

composés de couches et de sous couches, Fabienne Verdier nous transporte dans une gravitation universelle, liée aux multiples dimensions de l'espace, qui prend corps à l'intérieur de son encre même.

«Comment transmettre la vie à la matière-peinture?» S'interroge l'artiste dans son carnet d'atelier: par la lumière, par le mouvement, par l'élan constructeur...

Pour entreprendre le voyage vers ces tableaux peints en Flandre entre 1436 et 1484, après de nombreuses visites au musée, j'ai demandé à un ami photographe de passer deux jours dans les salles pour affiner la chromie de chaque photographie des tableaux, afin de réaliser ensuite un tirage à l'échelle qui soit le plus fidèle possible aux couleurs et aux intensités de chacune des toiles.

Puis j'ai vécu plusieurs mois avec ces reproductions accrochées aux murs de l'atelier. J'avais même placé le Portrait de Margareta Van Eyck dans ma chambre, en face de mon lit. Ce compagnonnage quotidien avec les sujets, les compositions, les partis pris, les interrogations, les tonalités, les jeux et l'esprit de chaque peintre m'a poussée à engager un travail de chercheuse ou plutôt d'arpenteuse, de géographe. Dans des carnets d'atelier, j'ai consigné sous forme de notes, de collages, de croquis, les idées ou les analogies que m'inspirait la contemplation active de ces tableaux.

Pour chacun de ces chefs-d'œuvre, je me suis tour à tour intéressée à la composition, aux lignes de force, à certains détails, aux arrière-plans. Je me suis rendu compte que la richesse de ces tableaux permettait, à chaque changement de focale du regard, de découvrir de nouvelles dynamiques. Sous l'apparente immobilité de ces toiles, où les sujets apparaissent comme en apesanteur, saisis dans une temporalité instantanée qui semble figée, immobile, on découvre pourtant, tout au contraire, un élan d'une grande vitalité.

(...) dans le Triptyque Morel de Hans Memling, on plonge dans les réfractions, les turbulences et les miroitements de l'eau qui encerclent les pas de saint Christophe (...)

Fabienne Verdier

Du 22 octobre 2025 au 16 février 2026, la Cité de l'architecture et du patrimoine, Palais de Chaillot consacre à l'artiste l'exposition personnelle MUTE, sous le commissariat de Matthieu Poirier. L'exposition réunit une quarantaine d'œuvres de grand format de l'artiste française (née à Paris en 1962), réalisées entre 1996 et 2024. Son titre, « mute », qui signifie « silencieux » en anglais, est également l'impératif du verbe français « muter ». Il nous invite à éprouver la vitalité silencieuse ou, en d'autres mots, le mutisme mutant des œuvres Fabienne Verdier.

De la Chine à la Corse, des fjords de Norvège au fleuve Saint Laurent au Québec, Fabienne Verdier arpente le monde pour dresser une cartographie des forces visibles et invisibles qui traversent l'univers et façonnent les paysages. La peinture devient un champ d'expérimentation : gravité, flux, vibration, ondes telluriques, lumineuses ou sonores. Elle invente un langage pictural inédit, fruit d'une hybridation des savoirs et d'inventions techniques singulières – pinceaux pendules, outils gravitationnels, alliages de glaces, esquisses filmiques. Ses recherches ouvrent un territoire neuf, sensible et visionnaire de l'énergie terrestre et de l'imaginaire dans l'art contemporain. Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections publiques : musée Cernuschi, collection Pinault et Mnam- Centre Pompidou à Paris, musée Barbier-Mueller à Genève, Pinakothek der Moderne à Munich, Musée national à Oslo, Kunsthaus à Zurich, musée Granet à Aix-en-Provence, musée Camille Claudel à Nogent-sur-Seine, musée Unterlinden à Colmar, Saarland Museum à Sarrebruck, musée des Beaux-Arts à Dijon.

EXCLUSIVE SPONSOR  
香港賽馬會慈善信託基金會  
The Hong Kong Jockey Club Charities Trust

LE FRENCH MAY  
法國五月

Arnaud BARTHELEMY  
Consul General of France in Hong Kong and Macau

AND  
Andrew S. YUEN  
Chairman of the Board of Le French May

Request the pleasure of your company for

THE OPENING OF THE EXHIBITION

FABIANNE VERDIER  
CROSSING SIGNS

on Thursday, the 15<sup>th</sup> of May  
at EXHIBITION HALL, HONG KONG CITY HALL  
At 6pm

法比恩·維迪爾  
走過意象  
FABIANNE VERDIER  
CROSSING SIGNS  
13/5 - 8/6/2014  
香港大會堂展覽廳  
EXHIBITION HALL  
HONG KONG CITY HALL

EXHIBITION HALL  
1<sup>st</sup> floor, Hong Kong City Hall  
1, Edinburg Place  
Central, Hong Kong

Business attire  
rsvp@frenchmay.com

Carton d'invitation,  
Fabienne Verdier,  
Crossing Signs, 2014,  
French May Festival,  
City Exhibition Hall,  
Hong-Kong

# YANG JIECHANG

1956



1. *The Last Tree*, 2020  
Encre et couleurs minérales sur papier, marouflé sur toile, 245 x 100 cm © Felicitas Yang, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

2. *Mustard Seed Garden - Golden Deer*, 2014 -2016  
Encre et couleurs minérales sur soie, marouflée sur toile, 167,5 x 288 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Véritable lettré, Yang Jiechang inscrit la calligraphie et la peinture chinoise traditionnelle dans la contemporanéité, à travers une œuvre méditative et engagée. Persuadé que nous pouvons « voir le monde dans une seule goutte d'encre », Yang Jiechang est fidèle à l'esprit traditionnel des lettrés chinois selon lequel la qualité la plus haute chez un artiste consiste à ne pas montrer son habileté ni sa personnalité, une qualité d'effacement qui lui a demandé des années d'apprentissage. Son œuvre s'illustre dans une multitude de médias : la calligraphie, la peinture, la céramique, les arts graphiques ou des médiums plus contemporains telles les installations et la vidéo.

Invité à la Manufacture de Sèvres, Yang Jiechang collabore cinq ans avec les artisans céramistes de la Manufacture, en réhabilitant la technique de la pâte-sur-pâte, dans une série de onze vases, *Tale of the 11th Day*, exposée à la **Galerie de Sèvres en 2021**, puis au **Musée national des arts asiatiques - Guimet** qui lui consacra une *Carte blanche* en 2022.



Vue d'exposition *Dark Writings*, Yang Jiechang, 2019, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Carte Blanche à Yang Jiechang*, 2022, Musée national des arts asiatiques - Guimet, Paris © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Carte Blanche* à Yang Jiechang, 2022, Musée national des arts asiatiques - Guimet, Paris © Thierry Ollivier/ Musée national des arts asiatiques - Guimet  
 Vue d'exposition, *ASIE(2) J'ai une famille. 10 artistes de l'avant-garde chinoise installés en France* 2023-2024, Palais de la Porte Dorée, Musée de l'histoire de l'immigration, Paris © Droits réservés

L'œuvre de Yang Jiechang est montrée au sein de l'exposition *L'Encre en Mouvement, une histoire de la Peinture Chinoise au XXème siècle* au Musée Cernuschi en 2022-2023. En 2023, Yang Jiechang est exposé avec Liang Shaoji, deux artistes pionniers de l'art contemporain chinois, témoins et acteurs majeurs de son développement, au Suzhou Wuzhong Museum, Chine (exposition *The Quill Is Mightier Than The Sword*). Yang Jiechang participe à l'exposition collective *ASIE(2) J'ai une famille, 10 artistes de l'avant-garde chinoise installés en France* au Musée national de l'histoire de l'immigration (Palais de la Porte Dorée) du 10 octobre 2023 au 18 février 2024. Dans le cadre de l'événement culturel French May 2024, l'artiste présente une exposition intitulée *Yang Jiechang - The Last Tree* à Hong-Kong. En 2024-2025, Yang Jiechang participe à de nombreuses expositions : *Shanshui: Echoes + Signals* et *Hundred Layers of Ink*, au M+ à Hong Kong. *The Writings of Today Are A Promise For Tomorrow* au SAMOCA à Riyadh en Arabie saoudite, *Mightier Than the Sword-Writing Freedom* au Musée de l'Université de Heidelberg en Allemagne, *Artists Continue To Try Hard* au Guangdong Museum of Art à Guangzhou en Chine.



L'artiste vient en Europe au début des années 90, alors qu'il est sélectionné par Jean-Hubert Martin au sein de la fameuse exposition *Les Magiciens de la Terre* au Centre Pompidou. La galerie le présente à la FIAC en 1989, puis lui consacre une exposition personnelle dès 1991. Depuis cette période, la galerie Jeanne Bucher Jaeger le montre dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, la dernière en 2019, *Dark Writings*, célébrant les **30 années de collaboration** avec l'artiste, et le soutient dans le cadre d'expositions au sein d'Institutions internationales : *Les Magiciens de la terre* (Centre Pompidou, Paris, 1989), *Chine demain pour hier* (France 1990), *Silent Energy* (MoMA Oxford, 1993), *Shenzhen International Ink Biennial* (1998, 2000, 2002), *Pause - Gwanju Biennial* (Corée du Sud, 2002), *Zone of Urgency - 50th Venice Biennial* (Venise, 2003), *Guangzhou Triennial* (Canton, Chine, 2003/2005), *La Force de l'Art - 1st Paris Triennial* (Paris, 2006), *Liverpool Biennial* (Liverpool, 2007), *Istanbul Biennial* (Istanbul, 2007), *Moscow Biennial* (Moscou, 2009), *Ink Art: Past as Present in Contemporary China* (Metropolitan Museum of Art, New York, 2014), *Carambolages* (Grand Palais, Paris, 2016), *The Street* (MAXXI, Rome, 2018), *Art and China after 1989: Theater of the World* (Guggenheim Museum, New York/ Bilbao)...

Yang Jiechang, *Composition VII*, 1992, encre de chine sur papier de riz, gaze et papier de Corée, monté sur bois, 175 x 110 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

# ZARINA

1937 - 2020



(ci-dessus) *Cities I called home*, série Portfolio of 5 prints : Aligarh, Bangkok, Delhi, Paris, New York, 2010, Blocs de bois gravés en noir sur papier népalais fait à la main monté sur papier Arches crème, 66 x 50,8 cm (chaque) © D.R.

(ci-contre) Zarina Hashmi, *Untitled*, 2016, Feuille d'or 22 carat monté sur papier Arches, 76,2 x 55,8 cm © D.R.

Née en 1937 à Aligarh, en Inde, Zarina Hashmi, qui préférait n'utiliser que son prénom, a obtenu une licence en mathématiques à l'université musulmane d'Aligarh (1958) avant d'étudier la gravure, une passion éveillée par ses rencontres avec des papetiers locaux lors d'un séjour au Rajasthan à la fin des années 1960. Zarina a ensuite étudié la taille-douce avec Stanley William Hayter à l'Atelier 17, à Paris (1964-67), et la gravure sur bois au Toshi Yoshida Studio, à Tokyo.

Travaillant principalement en taille-douce, en gravure sur bois, en lithographie et en sérigraphie, Zarina a toujours fait de sa vie le sujet de son art. Elle est l'une des rares artistes femme de sa génération à avoir forgé une réelle identité avec ses gravures et sculptures sur le thème de la Partition, de l'exil et la nostalgie de la maison natale. Ses œuvres, essentiellement réalisées de papier gravé, tissé, percé, sculpté, sont les partitions d'une mémoire continue, initiée dans un univers familial intellectuel et cultivé, où l'histoire enseignée par son père ainsi que la littérature et la poésie contribuent au raffinement de son esprit. Son attachement au livre, au mot, à l'Urdu, sa langue maternelle, à la poésie ourdou, essence du soufisme, l'amènent à considérer le papier comme une seconde peau qui respire, vieillit, peut être tâchée, ou encore percée et moulée... Ses études de mathématiques ainsi que sa fascination pour la géométrie pure de l'architecture moghole, avec sa symétrie et son équilibre, sont déterminantes pour son art qui prend la forme d'un parcours initiatique et mystique.



Vue d'exposition *Life lines*, 2016, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Folded House*, 2016  
Collage de feuille d'or 22-carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Arches  
22,8 x 22,8 cm, cadre : 34,01 x 34,01 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



*Folded House*, 2016  
Collage de feuille d'or 22-carat et papier BFK light imprimé avec encre noir monté sur papier Arches  
22,8 x 22,8 cm, cadre : 34,01 x 34,01 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *Life lines*, 2016, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Évocatrices des anciennes tablettes d'écriture, les sculptures en pulpe de papier laissent entrevoir les empreintes de leur temps, nous plongeant dans l'univers fractal de la nature, ou évoquant l'architecture majestueuse des palais islamiques ; sans oublier leurs riches textures et couleurs de pierre que Zarina exprimait à travers les innombrables variétés et mélanges de pigments terracotta, ivoire, rose de Sienne ou encore charbon de bois, graphite et ocre. Parchemin mémoriel, l'œuvre de Zarina est l'expression d'un atlas personnel, de voies multiples et vastes à travers continents et civilisations. Si son travail tend vers le minimalisme, son austérité est tempérée par sa texture et sa matérialité. Son art est une chronique poignante de sa vie et les thèmes récurrents sont la maison, le déplacement, les frontières, le voyage et la mémoire.

Figure emblématique de l'Asie du Sud, Zarina est exposée par les plus importantes institutions, et soutenue par la galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 2008 à travers des expositions personnelles, collectives et des prêts à des musées internationaux majeurs. Elle est l'une des quatre artistes à représenter le Pavillon Indien à la 54<sup>ème</sup> Biennale de Venise en 2011. En 2012-2013, le Hammer Museum de Los Angeles, puis le Guggenheim de New-York et l'Art Institute de Chicago lui consacrent la rétrospective *Zarina: Paper Like Skin*. Ses œuvres font aujourd'hui partie des collections du Hammer Museum, du San Francisco Museum of Modern Art, du Whitney Museum of American Art, du MET et du MoMA à New-York, de la Menil Collection à Houston, du Victoria and Albert Museum et de la Tate Modern à Londres, de la Bibliothèque Nationale et du Centre Pompidou à Paris, du LaM à Villeneuve d'Ascq... En 2016, la galerie lui consacre une nouvelle exposition, *Life Lines*, l'ultime avant son décès en 2020. Son œuvre demeure un témoignage sensible, immanent et transcendant de sa vie, elle disait de la mémoire qu'elle « est la seule possession que nous ayons qui demeure à travers le temps. » Ses dernières œuvres intègrent des cosmos réalisés à la feuille d'or dans une sorte d'apaisement, comme si son ultime voyage l'emmenait vers une maison universelle. Du 25 septembre 2024 au 20 janvier 2025, une oeuvre de Zarina est présentée dans l'expositions *EXILS - Regards d'artistes au Louvre Lens*. De janvier à mai 2026, Zarina est présentée dans l'exposition *Urdu Worlds* à l'Ishara Art Foundation, Dubaï. A cette occasion paraît l'essai « Zarina's Urdu World » de Sarah Burney, sur l'utilisation de la langue ourdou par l'artiste dans sa pratique comme affirmation de son identité.



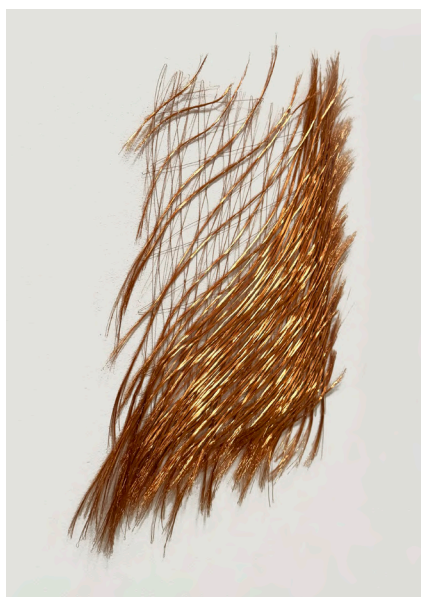
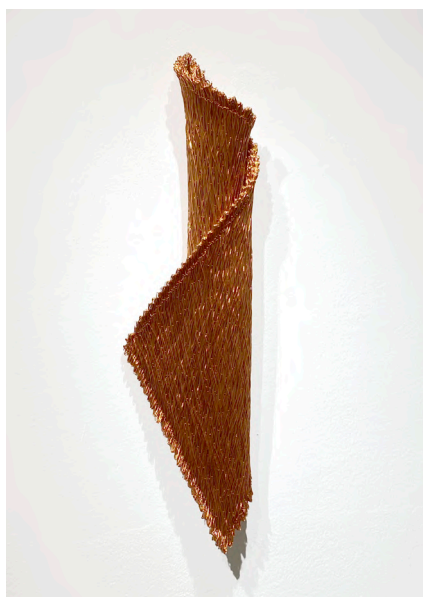
Vue de l'exposition *Zarina: Paper Like Skin*, 2013, Guggenheim, New York © David M.Herald, Solomon R. Guggenheim Foundation



Vue de l'exposition *Urdu Worlds*, Ishara Art Foundation, 2026  
Courtesy of Ishara Art Foundation. Photography by Ismail Noor/Seeing Things

# ANTONELLA ZAZZERA

1976



*Armonico CDXV, 2023*  
Fil de cuivre, 87x25x13 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

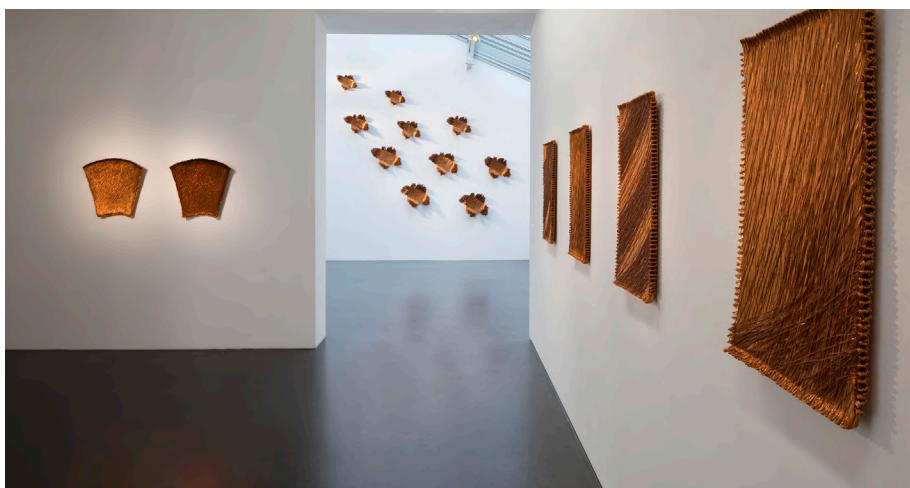
*Branches III/A, 2024*  
Fil de cuivre, 70 x 52 cm  
© Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Diplômée en 1999 de l'Académie des Beaux-Arts de Pérouse, Antonella Zazzera s'est très tôt passionnée pour le clair-obscur et sa capacité à modeler les formes à travers la lumière, que ce soit en peinture, photographie ou sculpture. Ses recherches l'amènent à s'intéresser au pouvoir du signe et de la trace, le *Segnotraccia* (Signes-Traces). Plus que tout autre matériau, la lumière est à l'origine de sa sculpture qu'elle réalise en « pensant à la peinture et à ses innombrables timbres » dont elle trouve toutes les tonalités dans le cuivre. Antonella Zazzera a participé à de nombreuses expositions collectives en Europe, au Japon, en Chine, en Israël, aux Etats-Unis. En 2005, elle remporte le 1er prix de la jeune sculpture italienne décerné par l'Académie Nationale de San Luca à Rome. En 2016, elle reçoit le Prix Arnaldo Pomodoro, après Loris Cecchini, Laura Renna et Claire Morgan. En 2019, la galerie lui consacre une nouvelle exposition personnelle *LUMINESCENCES*, en écho à l'exposition *TISSAGE TRESSAGE* au sein de laquelle la Fondation Villa Datriis présentait une œuvre de l'artiste, qui rejoint ensuite la collection de la Fondation. Une monographie de l'artiste intitulée *Antonella Zazzera. Armoniche tensioni* est publiée en 2023 (éd. Federico Sardella), avec des essais d'Arnaldo Pomodoro, Federico Sardella, Antonella Cattani, Peter Frey et Véronique Jaeger.

Du 30 mars au 29 juin 2025, Antonella Zazzera est présentée dans l'exposition *METALLICA. Sculpture en Italie 1947-2025* au Palazzo Vitelli a Sant'Egidio, palais de Città di Castello dans la province de Pérouse en Ombrie. Cette exposition en collaboration avec la Fondation Palazzo Albizzini Collezione Burri revient sur 80 ans de sculpture en Italie, avec des artistes majeurs comme Fontana, Pomodoro, De Chirico, Kounellis... Du 19 avril au 14 décembre 2025, elle est invitée à participer à l'exposition collective *Mille et une vies* à l'Espace Monte-Cristo.



Antonella Zazzera dans son atelier, Italie © M. Mulas, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Vue d'exposition *LUMINESCENCES*, Antonella Zazzera, 2019, Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris © Hervé Abbadie, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Atelier d'Antonella Zazzera, Italie © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne



Antonella Zazzera © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Il faut avoir vu Antonella Zazzera œuvrer quotidiennement, au cœur de son Ombrie natale dans la ferme de ses grands-parents, pour comprendre combien la Nature est source de création. (...). Ses jeux avec la lumière, Antonella les situe dès l'enfance, lors de bains prolongés en plein air, chauffés au soleil, alors qu'elle dessine à la surface de l'eau les contours de formes évoluant constamment au gré de ses mouvements ou encore, qu'elle observe son grand-père tresser des paniers de brindilles ramassées tout-juste à-même le sol. C'est ainsi que débutent ses Mères Matrices, premières œuvres où le Signetrace est gravé dans le gesso, où l'artiste fait corps avec sa matière artistique afin qu'Être et Création soient à l'unisson. Puis viennent ses expérimentations de nouveaux matériaux, la vétronite, un composte de tissu de verre mélangé à de la résine, qu'elle va gratter et graver afin d'y faire pénétrer la lumière, par réflexions et réfractions ; ce sont bien ces formes pures générées par la lumière qui vont, plus tard, se matérialiser en fils de cuivre guidés dans ses séries les plus variées : Armonico, Segnica, Ri-Trattica, Naturalia, Ovale, Quadro, Trame...

La palette lumineuse de ses fils de cuivre est infinie comme l'attestent ses bobines de fils, regroupées et accumulées sur le sol de son atelier, qui plongent l'observateur dans une écoute harmonique de l'instant et un clair-obscur permanent qu'elle lie à son admiration pour Caravaggio: tressant inlassablement ses verticales et horizontales reliés par des points de couture infimes, tels des gouttes d'eau ponctuant finement l'ensemble, la palette de ses trames est d'une tonalité extraordinaire; du vert le plus joyeux au cuivre le plus sombre en passant par l'acajou ou l'auburn, la vibration du fond, par couches superposées tout en trames et en nuances, met la forme en mouvement, tantôt de façon ondulatoire tantôt de façon vibratoire. (...)

Véronique Jaeger



Vue de l'exposition TISSAGE TRESSAGE, 2018, Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue, France © Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne